

ZONE URBAINE TEXTUELLE

Le projet de Violette

Quand elle entre dans le bâtiment neuf de la bibliothèque, elle descend dans son antre. Ce rectangle obscur ne lui fait pas peur. Deux puits de lumière, les rayonnages emplis de documents et de livres l'accueillent familièrement.

Elle pose son vêtement au portemanteau et monte dans l'espace ouvert aux publics, enfants, adolescents, adultes ; tout ici est conçu pour partager l'amour de la lecture et de la culture.

La place inondée de soleil, qu'aspirent les briques rouges, dort. Les passants rasent les murs, cherchant l'ombre des arbres anciens mais généreux. Le fort se dresse, symbole d'un passé bien toulousain rouge, carré. Il devait servir à protéger la population des envahisseurs.

L'église majestueuse a été rénovée les huisseries peintes en bleu pastel font claquer davantage le rose rouge de la brique.

Violette imagine la place du Fort, place centrale de la ville au Moyen -Age, pourquoi a-t-elle perdu ce rôle, ce lien social? Ici le marché se tient ailleurs, la mairie aussi? Mystère, il manque un trait d'union!

Elle visualise la rue de la République et ses façades bien alignées. Cette rue étroite comme jadis laisse peu de place aux voitures et c'est tant mieux mais elle coupe en deux l'espace urbain.

Le Majorat espace culturel reculé sur la placette se cache derrière une sculpture en fer.

Il s'ouvre sur le boulevard des Ecoles, cet axe bordé de tilleuls fleurissants et odorants s'anime aux heures de rentrée et de sortie des classes.

Les clochetons de la rue de la République rappelle le passé de la ville, ici des riches Capitouls ont dû vivre. Plus loin, un pigeonnier fièrement domine une belle maison

Toulousaine.

Tolosane, Villeneuve, la ville prolonge bien Cugnaux dont elle s'est séparée il y a peu de temps.

La jeune femme pensive s'interroge, comment la bibliothèque pourrait créer des liens plus forts dans cette cité entre les habitants? Comment les différents quartiers pourraient par un contact éphémère ou pas se croiser, échanger dans une ville enfin bien à eux, mélangeant une fois pour toutes, le haut et le bas de Villeneuve, l'ouest et l'est de la rue de la République.

Brune aux cheveux courts bien frisés, le regard clair et franc elle bouge sans cesse, sa longue jupe à fleurs dansant sur ses hanches. Le petit haut jaune dévoile ses épaules blanches, sa jolie poitrine bien prise dans un léger soutien gorge ne laisse pas les hommes indifférents. Elle s'active d'un bout à l'autre de la bibliothèque, conseillant l'un, saluant l'autre.

A la fin de la journée, quand le public s'en va et qu'elle quitte ses murs chargés de Lettres, elle prend une grande bouffée d'air chaud et se souvient.

Elle avait dû travailler d'arrache-pied pour passer le concours de bibliothécaire mais elle avait appris tant de choses, elle pouvait enfin souffler, Mettre en pratique ses connaissances, tout en s'adaptant aux demandes du public, faire des recherches, avoir des contacts avec des maisons d'éditions, des auteurs, ces aspects de son métier la ravissait,

Décidemment, ce nouveau départ lui convenait, ses souvenirs de l'autre vie, le lui confirmaient, elle avait trouvée sa voie , elle faisait le métier qu'elle aimait.

Fini, le travail répétitif sur un écran muet, fini, le souci du rendement, fini, la machine bête et disciplinée, le travail par sigle, les phrases commerciales imposées, les incessants changements de service, la pression des encadrants pour des objectifs sans cesse augmentés; que de rendez-vous ratés! elle avait enfin dit stop au gâchis.

Toute petite, elle aimait lire, elle aimait écrire, un jour un professeur de collège, lui avait prédit une carrière de journaliste. Cette vision l'avait suivie tout sa vie, elle réalisait autre chose mais toujours dans l'écrit. Mettre le savoir au service du public fortuné ou pas, elle était ravie de cet aboutissement.

Son seul regret, ce jour-là, était bien d'avoir laissé dans son service des amies, rivées à

leur ordinateur, rivées à leurs casques, rivées à leurs objectifs avec comme perspective des années de travail dans un centre d'appel à Toulouse ou ailleurs. Certaines cherchaient d'autres voies, elle le savait, Christine avait réussi, elle était fleuriste, d'autres essayaient de s'en sortir, elles se rencontraient et parlaient passionnément de leur avenir,

— Bonjour, je suis Xavier, directeur de la troupe “rue des Arts” spectacle de rue, je voudrais rencontrer la responsable de l'espace culturel,

Il avait interpellé ainsi Violette à l'accueil,

— Avez-vous rendez-vous?

— Non, c'est Monsieur le maire qui m'envoie,

— Je ne comprends pas pourquoi, la bibliothèque, êtes-vous sûr de vous adresser à la bonne personne?

— Oui, nous avons convenu avec Monsieur le maire d'une collaboration avec vous.

— Bien, je vous appelle la responsable.

Violette était intriguée mais Xavier avait l'air décidé et ma foi, travailler avec une troupe de théâtre de rue, pourquoi pas? D'autant que cet homme bien bâti ne devait pas être que le responsable, son allure souple, ses yeux en amande, ses manières assurées, son port de tête altier, ses cheveux longs et bouclés, tout respirait en lui l'acrobate ou le jongleur, il lui tardait de savoir...

Elle se souvenait qu'étant enfant, ses parents l'avaient amené voir un cirque et que, après un numéro de trapèze, elle avait reconnu à l'entracte, un gymnaste vendant des glaces et des programmes aux spectateurs.

Quelle déception ! Elle avait harcelé ses parents de questions, il était si beau, ses habits de lumière ne lui servaient pas que dans les airs? Le cirque était-il si pauvre?

Violette voulait voir des artistes dans leur numéro et nulle part ailleurs, pas dans la vraie vie, son rêve s'était un peu brisé!

Aujourd'hui, elle admettait fort bien les probables deux rôles de Xavier.

L'entrevue terminée, Xavier revient voir Violette, un large sourire aux lèvres,

— Voulez-vous en savoir plus sur notre projet?

Pourquoi pas?

— Je vous invite à un de mes entraînements, venez un soir vers 18 heures à la salle que je vous indique.

— D'accord, avec plaisir.

Le coeur emballé, Violette se rend au rendez-vous quelques jours plus tard.

Xavier en collant et débardeur noir, répète un numéro d'équilibre à vélos.

Il commence par faire des tours de piste sur un vélo haut de quelques centimètres et au fur et à mesure, ses vélos augmentent de taille, pour terminer sur un vélocipède géant.

Il rencontre le regard admiratif de Violette et s'interrompt.

“-Imaginez, avec notre spectacle, nous voulons faire rêver les enfants des écoles maternelles, primaires et secondaires de Villeneuve. Nous allons proposer aux

directeurs d'écoles de faire travailler des classes sur l'affiche du spectacle, d'autres classes sur la décoration des vélos, d'autres classes pourront envoyer des enfants s'entraîner avec nous, d'autres pourront créer des costumes!

— Oui, d'accord tempère Violette, mais nous, la bibliothèque dans tout ça?

— Je vous propose de faire faire par des usagers un reportage sur ce projet du début à la fin. Cette plaquette sera notre vitrine, elle comprendra des photos et articles montrant le cheminement de ce spectacle. Imaginez, les rues, les places pavoisées,colorées, animées de musiques diverses, les gens attendant les vélos, les trottinettes, les rollers. Imaginez, les enfants déguisés, les parents complices de leur fou rire. Imaginez, les personnes âgées de la maison de retraite accueillant dans la cour, émues aux larmes par ce débordement de vie. Ce spectacle unique où chacun pourra décorer sa fenêtre, créer un costume ou se maquille rapporté dans un livre témoignage trônant sur le comptoir de la médiathèque, n'est-ce pas un beau programme?

Violette écoute rêveuse Xavier enflammé par son élan pour son travail.

Ce regret effleuré tout à l'heure lui revient à l'esprit, elle ne pourra pas aider durablement ses anciennes collègues, Pourtant, elle sait qu'elle pourra les intégrer à ce bon moment,

Dominique adorait prendre des photos, Martine viendrait à Villeneuve, elle est douée par faire des pitreries à bicyclette, elle pourrait apprendre un petit numéro, quant à Nicole , elle participera à la rédaction des articles pour le reportage.

Ainsi, elles se retrouveront un temps autour d'un beau rêve pour qu'il devienne réalité, Mais, Violette voit aussi dans ce spectacle de rues un moyen de réconcilier tous les habitants de Villeneuve, comme elle le souhaite, il faudra juste que s'animent les rues et chemins de Villeneuve le bas aux rires, cris, danses et musiques du défilé.

A ce moment, tout lui paraît possible avec le bel enthousiasme de Xavier.

QUELQUES TABLEAUX DU PEINTRE

Le directeur de la troupe vaut le détour. Haut perché sur ses presque deux mètres, il domine tous les autres artistes, son ventre rebondi trahi sa passion pour la bonne chère.

Toujours vêtu de blanc, été comme hiver, il ne passe pas inaperçu, ses cheveux teints en noir et attachés avec un catogan, confirment bien ses origines méditerranéennes. La boucle son oreille gauche relève plus de la créole que de la dormeuse.

Cet homme est un tchappeur, quand il s'exprime, il jubile, ses grands gestes illustrent exagérément son imagination. Qu'importe, la troupe réunie devant lui, écoute subjuguée, le nouveau thème de leur spectacle.

— Je veux raconter dans la rue, la courte mais riche vie du peintre Toulouse Lautrec. Plusieurs personnages graviteront autour du génie, sa mère omniprésente, son père plus distant, mais aussi tous ses amis peintres en ensuite les acteurs de sa vie parisienne mouvementée.

Les modèles aimées de lui, les prostituées, les danseuses de la Goulue, toutes les femmes dont la vie tapageuse, mais aussi triste le renvoyait à son handicap.

Son amour des chevaux sera évoqué aussi, cet animal qu'il a beaucoup dessiné mais aussi monté.

Les décors pourraient constituer de superbes tableaux, le château du Cayla où il est né, l'atelier parisien où il peignait mais aussi, les tripots de seconde zone où il avait ses habitudes.

Les lumières varieront à chaque tableaux, légères, dans la rusticité de la campagne tarnaise, crues mais aussi directes dans l'atelier où poseront nues les modèles et où le peintre s'énervera sur une toile, la brûlant pour en finir. Pour animer le Moulin Rouge, j'imagine une lumière tamisée mettant en valeur Valentin le Désossé qui se produira avec la troupe du French Cancan dans des robes bleu blanc rouge.

Une musique enlevée donnera envie de danser à plus d'un pour accompagner ce tableau.

On y verra également Toulouse Lautrec attablé avec Maurice Utrillo et Suzanne Valadon buvant une absinthe.

Le directeur de la troupe explique aussi à ses compagnons.

— Je verrais bien, la projection de vues de la Cathédrale d'Albi ainsi que du musée de la Berbie, mais aussi, le personnage tragique doit se percevoir, je veux qu'une comédienne interprète sa mère, lisant une de ses lettres, où, rongé par la mélancolie, il lui reproche son handicap.

Pour vendre les billets, que pensez-vous tout simplement, d'Aristide Bruant aguichant à droite à gauche, des passants hésitants, caressant un visage, faisant voler son écharpe, se cachant derrière son chapeau.

Les musiques varieraient du French Cancan à l'Eau Vive en passant par La Bohème pendant la projection des vues d'Albi, je verrai bien un air de slam.

Pour trimbaler ce spectacle dans les rues des villes, j'imagine quelques chars tirés par des tracteurs énormes.

Pour conclure le défilé, je verrai bien une mini expo sur un char toujours, de maxis tableaux ou d'affiches parmi les moins connus.

Le personnage de Toulouse Lautrec, sera le même du début à la fin, il n'a pas grandi, on peut se le permettre. Par contre il a perdu de l'insouciance avec la maladie, l'acteur devra s'adapter à ses excès

De boissons et de filles.

Le dernier tableau, montrera son retour près de sa mère entouré de tendresse et d'amour, pour la fin du spectacle avec en fond sonore, l'hymne à la joie.

La cavalcade de la Saint-Privat

Il est immense, ce mineur,
Il ne bouge pas, une vraie statue.
Les fleurs qui le composent,
Sont-elles de vraies fleurs ?
La petite fille, n'en revient pas,
Les majorettes dansent,
Jetant leur bâton
Tapant du talon,
Elles dessinent un cercle
Puis, une autre figure,
La majorette chef se fâche,
Son sifflet hurle.
Les enfants s'agitent sur les chars,
En fait,
Ils agitent mollement leurs mains.
Impatiente, curieuse, son regard,
Cherche le petit voisin,
Son nouveau copain,

Il est déguisé en Tarzan,
Son char va enfin arriver.
Encore des musiciens,
Leurs plumes sont immenses,
C'est de vrais géants,
Ils viennent de Belgique, ce sont des Gils.
J'ai compté, le prochain char,
C'est bien la jungle,
C'est le char de Clément.

Mon Tarzan descendra à la fin du défilé,
Il aura plein de tickets pour les manèges.

Geneviève Tressens Estibal

Mona et le cracheur de feu

Une salle en sous-sol, du mobilier disparate, un puits de si peu de lumière, beaucoup de livres, du bric-à-brac de reliure. J'ai envie de m'échapper, de monter vers le jour, de remonter vers plus de vie. Au bout de quelques marches, enfin des fenêtres et des espaces où la clarté invite à rester. Mes yeux ne savent pas quel livre choisir, mes mains vers lesquels se tendre ni lesquels ouvrir ; plus tard, peut-être. Quelques pas encore, j'aperçois le clocher, tout en briques rouges et fier de l'être, au dessus d'un parking envahissant que n'arrange pas la pluie douce mais grise et lancinante. Les arbres eux-mêmes semblent souhaiter qu'elle cesse pour égayer à nouveau les rues et l'école aujourd'hui sans rires d'enfants et sans rencontres possibles. Triste samedi. Et puis au milieu de presque rien, insolite rencontre avec des poêles gigantesques, garnies de plats colorés et qui emplissent l'espace de cette petite boutique de traiteur, rayon de soleil du jour. J'ai faim.

Les yeux écarquillés de Mona que je tiens fort dans mes bras — je suis son grand-père — m'en disent long sur son envie de savoir quels sont ces lieux, quels sont ces gens. Mon short est un peu long, et mon T-shirt suranné, mais mes yeux sont heureux, fiers aussi sans savoir pourquoi, de la regarder contre moi, sur cette place couronnée de ses arches et dominée par le fier clocher. J'y ai couru enfant au milieu des danseurs du 14 juillet en attendant l'heure d'aller voir le feu d'artifice. Il me tarde qu'elle vienne y courir, et y rire aussi, avec d'autres enfants, avant d'aller dire à son tour : « Oh la belle bleue, oh la belle rouge ! ». Peut-être l'an prochain quand elle aura trois ans...

Mon gendre a perdu son emploi sur Toulouse, nous avons mon épouse et moi-même, serré les dents quand les déménageurs ont chargé leurs meubles et ceux de Mona, leur fille de deux ans et demi, notre petite fille. C'est nous qui avons acheté son petit lit. C'est loin Lyon, mais c'était nécessaire... Nous irons les aider cet été à terminer leur aménagement, les serrer contre nous, les soutenir, les aimer tout simplement. Mona ne verra pas cette année le bal du 14 juillet, ni le feu d'artifice, dans les lieux où nous

amenions tous les ans nos enfants, où nous avons été tous les ans étant enfants. Nous serons encore ensemble, mais ailleurs.

— Bonjour, je vous prie de bien vouloir m’excuser de vous aborder pour si peu alors que vous avez un petit enfant aux grands yeux noirs dans les bras, votre petite-fille, je pense, mais pourriez-vous me dire s’il est possible d’acheter de l’alcool à brûler pas trop loin d’ici ?

— Vous ne me dérangez pas, Monsieur. Et vous voyez, ma petite fille Mona, c’est à signaler, car c’est rare, n’a pas peur de vous, alors même que vous portez moustaches et barbe. Pour l’alcool à brûler, faites encore cent mètres et vous trouverez, sur votre droite, la boutique de M. Blanchet. On y trouve de tout, c’est une véritable caverne d’Ali Baba, accueillante de surcroît même le samedi matin.

— Merci pour ce renseignement précieux, et à cet après-midi, peut-être, sur la place de l’église. Adultes et enfants y sont conviés et y seront les bienvenus !

— Au risque de vous étonner, pourquoi cet après-midi sur la place de l’église ?

— Pour le spectacle de rue, bien sûr. Le gueux que je suis est heureux de vous l’apprendre Monseigneur et jeune princesse. Venez, venez, et vous verrez, et surtout soyez là à 15 heures quand le spectacle va commencer !!

C’est intrigué que le grand-père au short trop long , avec un T-shirt suranné et un petit enfant dans les bras, vit s’éloigner l’homme qui venait de l’aborder... pour de l’alcool à brûler.

L’enfant était impressionné, mais rassuré d’être dans des bras si aimants. L’ours qui faisait des cabrioles, les chiens qui sautaient à travers des cerceaux, le jongleur aux massues, les ménestrels aux instruments bizarres, tout était nouveau, surprenant et de plus faisait beaucoup rire son grand-père. Il lui faisait découvrir ce monde merveilleux en l’approchant le plus possible des saltimbanques, comme il disait, et de leurs animaux, presque à les toucher ou à les sentir du doigt ou du nez.

Quand l’homme, vêtu tel Arlequin, d’habits colorés, portant moustaches et barbe, fit jaillir de sa bouche une longue flamme vers le ciel, l’enfant prit peur ; mais le grand-père la serra plus fort encore contre lui et la rassura. Elle avait reconnu le monsieur qui avait

abordé son grand-père le matin. Cela la rassura aussi, mais elle ne saura que bien plus tard que l'alcool à brûler venait de chez Blanchet !

Ce fut une belle après-midi, de celles que les rêves teintés de fantastique récitent par cœur encore longtemps après.

L'été approchait, trop lentement, mais approchait. Mon épouse n'avait pas encore définitivement choisi les livres que nous amènerions à Mona, notre petite fille, que nous n'avions pas revue depuis son départ à Lyon, il y avait déjà plus de trois mois. Il pleuvait à rendre triste une mouette rieuse, et mon irascibilité était à son comble. J'ai décidé d'aller marcher pour ne plus entendre les gouttes tambouriner sur les carreaux. Après que mes pas m'aient guidé vers la place de l'église, au fier clocher de briques rouges, j'entrai, beaucoup pour m'abriter et un peu par hasard, à la médiathèque. Je n'en sortis que beaucoup plus tard, avec dans ma poche, une impressionnante liste de livres pour petits enfants, parmi lesquels j'avais entouré, certainement inconsciemment, celui qui avait pour titre : Le cracheur de feu.

C'est mon épouse qui en fit l'acquisition puis le transforma en cadeau en confectionnant un paquet avec un ruban rose. Le petit mot que nous avons glissé dans le livre ne concerne que nous.

Ils sont deux

Ça se passe ailleurs, dans un parc en ville, mais on ne sait pas dans quelle ville. Il y a des bancs et sur l'un d'eux, l'esprit humain, on sait que c'est lui car il a peu d'amis. Sur un autre, deux baladins, du monde occidental à entendre leur langue.

Cracheur de feu

Pas cher l'alcool à brûler à Villeneuve, j'en ai pris pour tout cet été et j'ai bien fait car voilà maintenant quatre bourgades où je n'ai pas aperçu un seul droguiste. Et puis le père Blanchet était sympa. Heureusement, car le temps était d'un triste !

Clown

T'as une sacrée veine, car moi, pour trouver un nez rouge — ma femme avait donné le mien à notre fils qui l'a perdu à l'école où il l'a amené tellement il était fier que son père soit clown — ça a été une sacrée galère. Les droguistes se font rares, mais les boutiques d'accessoires existent-elles encore, d'ailleurs ? Et si oui, pour combien de temps ?

Cracheur

Repasse-moi le rosé ; un peu sévère mais pour ma part, je ne vais pas lui reprocher d'avoir du caractère...

Clown

T'as raison, un peu sévère, mais je peux aimer la rigueur — pas celle de l'hiver, bien sûr ; il en faut pour faire rêver, tu le sais ?

Cracheur

On a bien fait de venir casser la croûte dans ce parc : le restau était quasiment sordide et ça ne m'avait pas plu. A propos de vigueur, il en faut aussi pour cracher le feu, jour après jour, sans provoquer d'incidents, mais surtout pour ne pas effrayer les petits. Il faut les faire rêver, tu le sais bien. Repasse encore le rosé, il est sévère, c'est vrai, mais moins que l'alcool à brûler !

Clown

Il m'arrive de souhaiter qu'il n'y ait que des enfants ; leurs yeux brillent, ils rient et ne pensent pas à l'argent quand ils rêvent. Ça n'a pas été le cas avec l'adjoint à la culture qui a été jusqu'à mégoter sur le repas pour la troupe en nous envoyant dans ce restau si triste qu'un saule aurait porté plainte pour plagiat !

Cracheur

Vous, les clowns, vous êtes trop sentimentaux ; moi, il m'arrive de souhaiter qu'il y ait que des adjoints à la culture pour n'avoir qu'à parler cachet — non, je plaisante ! Pour le café, on rejoint quand même les autres au restau ?

Clown

C'est la seule concession que je te fais avant celle que tu auras au cimetière — non, je plaisante !

Le cracheur s'éloigne, mais avant que le clown puisse le suivre, le directeur du cirque approche.

Directeur

Mais je rêve, notre cirque est devenu une véritable pétaudière ! Impossible de faire coller les affiches du prochain spectacle car il n'y a plus de colle !

Clown

Comment se fait-ce qu'il n'y a plus de colle, Monsieur le directeur, la colle a brûlé ?

Directeur

Qui te parle que la colle a brûlé, tu me gonfles avec ça ! Je ne plaisante pas. Nous sommes la veille du spectacle et pas encore une seule affiche n'a été apposée dans cette foutue ville parce qu'il n'y a pas moyen, un dimanche, de trouver de la colle !

Clown

J'émettais, Monsieur le Directeur, l'hypothèse que la colle a brûlé car dans ce cas nous n'aurions pas de colle mais nous aurions un coupable ; en effet qui dit la colle a brûlé dit devinez qui ? Le cracheur de feu. Élémentaire, non ?

Directeur

Que veux-tu que ça me fasse d'avoir un coupable ? T'as déjà vu coller des affiches avec du coupable ? Par contre, si ton coupable qu'on dit particulièrement démerdard pouvait nous trouver de la colle, je le

porterais au pinacle dans le quart d'heure qui suit l'arrivée du produit tant désiré.

Clown

Monseigneur Directeur, sitôt dit, sitôt fait, je vais voir le cracheur, lui dire qu'il est coupable et que de ce fait il doit remédier au fait que la colle a brûlé.

Directeur

C'est ça, va lui dire, mais surtout, ramène de la colle.

Clown

Cracheur, coupable de tous les maux de la terre, coupable du fait que pas une affiche pour demain ne soit encore apposée dans cette ville, coupable selon moi car la colle a brûlé, tu dois expier ta faute et trouver de la colle.

Cracheur

La colle a brûlé, pas de problème, j'en prélève deux litres sur mon stock et notre troupe est sauvée. C'est beau d'être prévoyant, mais j'estime devoir en être récompensé.

Clown

Monseigneur Directeur, voilà deux litres de la part du cracheur quelque peu imbibé et limité dans notre si belle langue, qui de coupable est devenu sauveur ; il dit que c'est de la colle et du fameux, car il vient de chez Blanchet la colle, il souhaite être récompensé.

Directeur

Va dire au cracheur que ma femme à qui je me suis ouvert de cette triste histoire de colle en a immédiatement fabriqué avec de la farine et de l'eau, et c'est elle, bien sûr, que je vais récompenser, ma douce, ma divine, et sais-tu comment ? En lui offrant un spectacle inédit : un cracheur et un clown déchiquetés en place publique et sans artifices !

Le Directeur est directeur, le clown friand des malheurs de son directeur, le cracheur de feu imbibé, peut-être un excès de ce rosé si sévère.

L'Autruche

La lune était splendide au-dessous de l'étang dont on pouvait entrevoir le miroitement de part et d'autre du chapiteau, et entre les quelques roulottes qui composaient le cirque. L'autruche était bien là, attachée par une corde à un timon, et c'était bien normal car elle était le clou précieux de la deuxième partie du spectacle, qui n'en comptait que deux, d'ailleurs, pour faire une large part à l'entracte. Elle avait vraiment une drôle de tête qu'on peut sans difficulté pour être précis qualifier d'autruche car il est difficile de trouver qualificatif plus rapprochant. Mon épouse donna à nos deux petites filles, Chloé et Ariane, leur billet, qu'elles tendirent avec une fierté non mesurée à la dame qui se tenait à l'entrée, dans une tenue que la morale aurait pu réprover si elle n'était pas l'ouvreuse. Elles demandèrent à ne pas entrer tout de suite, pour aller, comme tant d'autres enfants, admirer et craindre un peu le drôle d'oiseau aux plumes incroyables et dont la tête, ce qui est rare, était minuscule comparée à ses cuisses, et en plus perchée en haut d'un cou vraiment pas ordinaire.

La dame dans la drôle de tenue appela tout ce petit monde à entrer car le spectacle allait commencer. Il fallut d'abord trouver nos places puis changer trois fois jusqu'à que qu'Ariane n'ait pas devant elle une tête trop haute et le tout en restant à côté de sa grand-mère. La difficulté venait du fait qu'il fallait résoudre les mêmes obstacles avec Chloé et que le même scénario agissait bien d'autres familles.

Les rires que déclencha le clown firent vite oublier l'épisode de la recherche des meilleures places. Les jongleurs furent un peu long, le dresseur de poneys fastidieux, le montreur de chiens suscita beaucoup d'intérêt car il annonça à la fin de son numéro, que l'ouvreuse allait pendant l'entracte venir vendre des glaces et des bonbons, et qu'en plus, après l'entracte, ce serait au tour de l'autruche d'assurer le spectacle.

Il fallut que j'aie cherché les glaces, deux rangées plus bas, car l'ouvreuse débordée d'être trop entourée avait renoncé à circuler dans les rangées.

Chloé et Ariane croyaient que l'entracte serait moins long si elles se dépêchaient de les manger. Ce ne fut pas vrai, car la vente de ballons à l'effigie du cirque reprovoqua une ruée à laquelle je dus à nouveau me mêler pour ramener deux de ces objets que des enfants arboraient avec joie tandis que d'autres pleuraient de ne pas en avoir. L'ouvreuse finit par en donner à tous.

Le clown refit un numéro qui déchaîna encore le rire des enfants, faisant visiblement des efforts non prévus pour allonger sa prestation tandis que des conciliabules se tenaient près du rideau d'arrière scène.

Je n'ai pas de mots pour décrire le désappointement des enfants quand le directeur vint annoncer que l'autruche s'était détachée et qu'elle était partie se baigner dans l'étang si loin du bord que son dresseur n'avait pu que s'époumoner, mais sans succès, pour demander au drôle d'oiseau de rejoindre le rivage.

L'ouvreuse redistribua des ballons, le clown fit ce qu'il put, les gymnastes aussi, mais rien n'y fit. Il manquait l'autruche.

La sortie du cirque se fit dans un contexte si morose que nous en étions malheureux pour les enfants, ils ne comprenaient pas pourquoi ce drôle d'oiseau faisait preuve d'autant de méchanceté à leur égard au point de les priver d'une joie si attendue.

Et puis, tout d'un coup, à nouveau les « ah » des enfants, des « oh » des adultes, l'autruche était là, trempée et s'ébrouant, avec ses moignons d'ailes presque déployés, elle avançait, en courant de façon erratique, un homme qui visiblement tentait de l'attraper. Il avait beau crier plus vite qu'il ne courait, rien n'y fit, le drôle d'oiseau repartit dans l'étang qui miroitait sous une lune splendide et qu'on pouvait apercevoir de part et d'autre du chapiteau et entre les quelques roulottes qui composaient le cirque.

C'est un beau souvenir que celui d'une autruche inconstante ; nous en reparlons souvent avec les enfants qui ont grandi depuis.

Okaido

Les habits des personnages qui exécutaient les danses médiévales d'Okaido étaient soignés, sans plus, mais cela était largement compensé par la vivacité et la complexité de leurs déplacements qui n'étaient pas sans rappeler ceux des gymnastes de haut niveau.

Le premier conquis fut le consul du Japon qui manifesta son enthousiasme durant toute la durée du spectacle, intéressé et attentif, il sut lancer chaque fois au bon moment les applaudissements tant mérités par les artistes.

Il avait un avantage certain sur les autres spectateurs, en étant au premier rang, ce qui lui permit de ne pas perdre une miette de ce qu'on peut aujourd'hui qualifier avec le recul de la reine des représentations culturelles de l'année.

Six tableaux, pas un de moins, six tableaux qui comblent un public certes averti mais pas conquis d'avance. Six mélopées, pas une de moins, six mélopées qui conquièrent un public averti puis comblé. Six mouvements, pas un de moins, six mouvements comme pour avertir le public qu'il va être conquis et comblé.

Simple, mais inoubliable.

L'USINE

Pas facile à trouver, l'usine de Pahin,
Et pourtant la voilà, pancarte après pancarte,
Pas facile à cerner, avec tous ses machins,
Un amoncellement, un vrai truc qui épate.

Son âme est là, c'est sûr, dans ces engins si fous
Qu'on les croit droit sortis, de l'esprit volubile,
Qui pour mieux te parler te dirige partout
Où seul tu n'irais pas car ce n'est pas facile.

C'est du bonheur en kit qui se prépare là
Pour aller rencontrer, village après village,
Les jeunes et les vieux, ou ceux qui n'ont pas d'âge,
Ou ceux qui n'en ont plus ou qui n'en auront pas...

Ca peut faire oublier, un cracheur, un dresseur,
Un clown ou un conteur, ce que la vie colporte
Comme un fleuve incessant, de peines et de malheurs,
Mais ça peut entrouvrir, du vrai bonheur la porte.

LE CYCLISTE EN BOIS

Et pourquoi et pour qui, ils ne me l'ont pas dit,
Pédaler, pédaler, tous les jours et encore...
C'est demain parait il que l'on part à Paris,
Dans un parc inconnu que la foule dévore.

J'ai peur un peu tu sais, de cette foule là,
Je ne l'ai jamais vue, il parait qu'elle gronde,
Qu'elle peut même crier et faire peu de cas
Des danseurs endiablés et même de leur ronde.

Des rires par milliers et des yeux ébahis,
Des enfants si joyeux qu'on voudrait les conduire
Vers des lieux merveilleux, vers de vrais paradis
Vers l'amour qu'ils auront un jour à reproduire.

C'est aujourd'hui déjà et puis viendra demain
Où il faudra rentrer, tout penaud à l'Usine
Avec pour souvenir, ces si petites mains
Qui se tendaient vers moi, joyeuses et mutines.

Un métier pas facile

Nerveux, très nerveux, le bonhomme. Les mains nerveuses aussi, agitées, très agitées, dans tous les sens et dans toutes les directions. Le ton pas sec, mais presque. Le ton très différent de celui des autres, voilà, c'est ça, très différent. Le pantalon est trop épais pour la chaleur qu'il fait, la chemise aussi, et la poche trop petite pour ce gros mouchoir qui n'arrête pas d'aller essuyer un front dégoulinant, le front, et la nuque aussi. Déjà mouillé, le mouchoir, et ils ne sont pas encore tous là. On en est même très loin, enfin pas si loin que ça, puisqu'ils sont trois alors que pour que la troupe soit au complet, il en faudrait deux de plus, mais pas un de moins.

Ces deux-là, il faudrait qu'ils arrivent rapidement pour donner une chance au bracelet-montre de faire une saison de plus. Trop sollicité, le bracelet-montre, trop sollicité.

— Stéphanie et Geneviève, cessez de me gonfler avec vos apartés ! Prenez exemple sur Jean-Paul qui sait se concentrer et appelez-moi plutôt Valentine et Régine pour leur dire qu'un meurtre se prépare à leur arrivée. Non, pas à leur arrivée, après.

Stéphanie avait du mal à croire que ce bouffi avait réussi au point de pouvoir diriger des êtres aussi sensibles qu'elle. Sensible, elle l'était, et il fallait qu'elle le fût pour ne pas souffrir d'avoir à porter pendant la parade un costume de lapin, elle qui préférait de loin son costume à paillettes de jongleuse de cerceaux.

— Geneviève, explique-moi pourquoi tu n'es pas venue aux deux dernières répétitions ! Non, non, crois-moi, ton numéro n'est pas au point. Les chats miaulent alors qu'ils devraient tourner, tournent quand ils devraient sauter et sautent quand ils devraient miauler, et je ne cite là que les problèmes majeurs. Apprends-leur au moins à

ne pas craindre les chiens. Jean-Paul, rien à dire pour ton numéro de cracheur. Rien à dire. Ah si, l'alcool, tu l'achètes où ? Ma femme en voudrait pour laver les carreaux, car les gamins y ont collé des trucs qu'ils achètent à prix d'or. Blanchet, tu dis ? C'est où ça ? Note-moi le sur un papier que tu mettras sur mon bureau. Tu as raison, sur les factures, pas sous les factures. Ah, toi, Jean-Paul, tu connais bien les difficultés de mon métier. Tu n'es pas jaloux, au moins ? Ah, les voilà enfin, ces deux attardées ! Oui, je le pense et je le dis, attardées au propre et au figuré. Je vous le dis à tous, heureusement que nous ne sommes pas seuls dans ce festival de rue, car une diseuse de bonne aventure qui n'annonce que des malheurs et dont la robe de gitane ressemble terriblement à une tenture moyenâgeuse, eh oui, Régine, moyenâgeuse, pas de quoi faire rire les enfants ni faire payer les parents, c'est triste à dire, mais écoutez-moi bien, pas de quoi faire rire les enfants ni faire payer les parents... Le clown dit que je répète toujours les mêmes salades, eh bien, il ne manque pas d'air car question salades, t'en connais un bout, Valentine ! La dernière fois que tu as profondément modifié ton texte, c'est si loin que personne ici ne s'en rappelle. Même pas moi qui suis le seul à avoir une excellente mémoire.

« Bon, reprenons tout par le début. D'abord, la parade dans la rue principale. On salue, on salue, je vous dis, et on ne se laisse pas distraire par les gens au balcon. On salue surtout ceux qui se dressent sur la pointe des pieds pour voir par-dessus la tête des autres. On ne dépasse pas le groupe qui nous précède, on ne dépasse pas non plus celui qui nous suit, cela va de soi. Puis, on s'installe sur la place de l'église, près des arches. Jean-Paul tu te rappelles, tu craches vers le clocher. Je l'ai promis à l'adjoint à la culture qui doit parler de son fameux clocher en briques maintenant illuminé dans la prochaine brochure municipale. Il y parlera aussi de notre troupe, c'est ça, vous voyez, le management moderne. Régine, tiens-toi près du vieux fort, il y fait suffisamment clair pour que tu puisses vraiment voir les lignes des mains. Et puis, les bosquets sont propices à la méditation, dit-on, alors tiens-toi près des bosquets.

« Toi, Valentine, utilise le pavement dans toutes ses largeurs et ne va pas que vers les enfants. Moque-toi des parents et surtout n'oublie pas : quand tu parleras de l'adjoint à la culture, plutôt gentille, plutôt gentille. Quant à vous, Geneviève et Stéphanie, pas la

peine de rester ensemble pour papoter. Les cerceaux très hauts, plus hauts que d'habitude, et de préférence pas dans les arbres, comme à Tournefeuille. Les chats, c'est pareil, Geneviève, pas dans les arbres comme à Tournefeuille. C'est incroyable, des chats et des cerceaux dans les arbres le même jour dans la même ville ! Et au risque de me répéter, mais c'est très important, on ne laisse pas les autres groupes détourner le peu d'attention qu'on aura suscité !!

« Question timing, je souligne enfin que nous devons impérativement avoir fini les numéros à la fin de l'hymne à la joie qui jaillira des haut-parleurs pour inviter le badaud à aller voir le feu d'artifice. Après celui-ci, les rangs devraient passablement s'éclaircir, comme les cheveux de Jean-Paul, si vous voyez ce que je veux dire...

RUE

Pas facile de comprendre l'absence de numero 12. Etait-ce parce que la maison récemment refaite du 10 lui avait été annexée ou bien était ce parce que le pâtissier du 14 avait eu besoin d'un logement ? Ce qui est sûr c'est qu'entre le 10 et le 14 ,la petite façade en briques rouges et galets semblait témoigner d'un passé dont les traces étaient ténues , dans cette rue dont les multiples facettes architecturales font beaucoup penser à un kaléidoscope de débutant.

Dans ces conditions dire pourquoi le trottoir étroit de gauche ressemble au trottoir encore plus étroit de droite, et pourquoi la voie de droite ressemble à celle de gauche, ne relève pas d'un niveau d'imagination important. A signaler toutefois, les places de stationnement à droite — en allant vers l'ouest, j'allais oublier de le préciser — au début de la rue uniquement, et certainement pour faciliter les activités du traiteur du pâtissier et du laboratoire d'analyses, mais trop loin pour faciliter celle de la quincaillerie Blanchet. Dommage.

Pour couronner le tout, pas un brin d'herbe, pas la moindre jardinière, et encore moins de poussettes, car les voitures les frôleraient. Pas franchement une rue, plutôt une stricte voie de jonction étroite et courte mais de jonction entre une départementale agressive et un début de ville disparate, entre une départementale resserrée et des avenues pavillonnaires à l'infini. Aveuglante au coucher du soleil, elle donnait aux humains la direction de l'ouest pour la fête des moissons qui n'a plus lieu d'être ici car les pavillons ont remplacé les champs autrefois irrigués par le canal de Saint-Martory dont la rue concernée en a recouvert un diverticule. C'est cette fonction de jonction qui a conduit les organisateurs de la fête du bison à la faire emprunter par le troupeau de démonstration pour l'amener de l'aéroport militaire de Franczal où ils sont arrivés par avions gros porteurs vers le stade de football où les badauds viendront se presser pour les admirer.

Cette idée de la fête du bison, le 4 juillet, le jour de la fête nationale des Etats-Unis d'Amérique dont l'animal est originaire, avait été mûrement réfléchi au cours d'un conseil municipal dédié à la relance festive et culturelle de la commune. Il y avait été en particulier souligné que si les ateliers d'écriture et de poésie n'attiraient que peu de parents et pas du tout d'enfants, une fête du bison avec des intermittents déguisés en cow-boys attirerait de nombreux enfants forcément accompagnés de leurs parents et favoriserait ainsi le spectacle des arts de la rue associé pour l'occasion.

La première édition fut un franc succès au point que cette fête du bison se tient maintenant tous les ans comme point d'orgue de l'année avant que les citoyens qui en ont encore les moyens partent en vacances. Pour faciliter le passage des bisons dans ladite rue, il fut un moment envisagé d'installer en limite de trottoir, des arceaux métalliques fixes qui auraient en plus protégé les spectateurs venus applaudir leur passage. Il leur fut préféré des classiques barrières mobiles qu'on installe quelques heures avant et qu'on retire quelques heures après. Ce fut un bon choix car c'était nettement moins cher et parce que les bisons qui n'avait qu'une hâte : celle de rejoindre un semblant de prairie, ne s'en sont jamais plaints.

Les saltimbanques associés à cette fête dont l'animal des grands espaces de l'Ouest — direction de la rue, il faut le souligner — était roi, ne se plaignirent pas non plus de l'absence de barrière fixe dans cette rue qu'ils n'empruntèrent jamais.

Jean-Paul Arbey

L'homme échappé du livre

Enfin il l'avait, son livre, bien serré contre lui. Pourtant, Jean ne pouvait se résoudre à quitter la bibliothèque municipale- Ça peut paraître banal, dit comme cela, mais Jean découvrait en ces lieux emplis de silence et de livres une invite au voyage. Lui qui avait passé quelques-unes de ses plus belles années dans une cellule étroite, était devenu expert en évasion. Oh ! Pas besoin d'hélicoptère et de complicités rémunérées, non ! Il plongeait tout entier dans un livre et la magie opérait. Le récit l'absorbait jusqu'à effacer les cris des prisonniers, les vociférations des surveillants, les voix dans le haut-parleur et les bruits métalliques qui tous se cognaient aux murs hermétiques. A présent qu'il était libre, il s'enfermait volontairement entre les rayonnages de la bibliothèque comme à l'intérieur d'une caverne. Et là, bercé par le va et vient des lecteurs et leurs chuchotis, il lisait jusqu'à plus soif. Quand le temps était clément, il quittait son abri pour s'installer sur la place qui jouxtait le bâtiment. Tout comme le goûter de son enfance, il emportait, bien serré au fond de son sac, son livre sur lequel il salivait d'avance. Un livre, c'est pareil à une tartine avec sa bille de chocolat, ça se déguste à petits coups de dent voraces et tendres à la fois. Ses pas le menèrent tout naturellement sous les marronniers, là où l'attendait son banc. C'est sur ce banc tranquille dont la peinture s'écaillait par endroit qu'il avait descendu le Mississippi, traversé le désert des Tartares et voyagé jusqu'au bout de la nuit. Il les aimait bien, ces marronniers qui ombrageaient ses lectures, même s'il savait ne pas pouvoir se fier à leur air impavide. Le marronnier est un arbre déconcertant. Il cache, derrière ses larges feuilles et sa respectabilité des fruits bardés de piquants qu'il lâche avec espièglerie sur les passants. Jean se souvenait de l'éraflure sur sa joue droite provoquée par l'une de ces bogues aventureuses, à la sortie de classe. Marinette, première de la classe de cours moyen et qu'il admirait en silence, de loin, Marinette la douce l'avait embrassé sous l'éraflure, juste à la commissure des lèvres, pour le consoler. Oh, ce baiser ! Le premier et le seul, jusqu'à ce jour qui lui avait procuré autant de plaisir. Depuis ce jour mémorable, il aimait avoir, au fond de sa poche, un marron chaud et lisse à

caresser du bout des doigts dès que des charretées de tristesse se déversaient sur sa tête. Jean émergea brusquement de ses pensées, se souvenant qu'il était venu là pour lire.

Il n'avait pas parcouru la première page de son roman d'aventure quand une voix venue de nulle part le fit sursauter. « Bonjour, l'ami ! » Un instant auparavant, la place était vide, totalement vide et voilà que, par un tour de passe-passe incompréhensible, un homme vêtu de noir qu'il n'avait pas entendu approcher, lui souhaitait le bonjour d'une voix de stentor. S'il avait tressailli avec violence, c'est que ce timbre de voix ressemblait à celui du curé de son enfance, cet homme en noir qui le menaçait des flammes de l'enfer à chacune de ses polissonneries pendant le cours de catéchisme. Mais l'inconnu n'avait rien d'un homme d'église quand bien même celle-ci se dressait, impassible, au bout de la place. Non, plutôt un coureur des villes chaussé de semelles de vent. Jean regarda son livre avec suspicion, peut-être le drôle de personnage s'en était-il échappé ? On ne sait jamais, avec les livres, on les croit bien hermétiques et voilà que pffuit... ! Un de leurs héros, prit d'une envie frénétique de se dégourdir les jambes, se glisse hors les pages et s'échappe. Nullement désarmé par le mutisme de Jean, l'homme répéta : « Bonjour, l'ami ! Cela ne vous offusque pas que je vous appelle l'ami ? » Jean n'y voyait là aucune objection, car des amis, il n'en avait plus depuis belle lurette. L'homme qui s'était égaré comptait sur lui pour le remettre sur le bon chemin, celui qui l'amènerait jusqu'à cette grande place à l'écart des maisons sur laquelle sa troupe s'était installée. Il avait besoin d'une bonne âme pour le remettre sur le droit chemin. L'homme plaisantait sans savoir et Jean le réprouvé sourit de l'ironie de sa demande. Il prit tout son temps avant de donner sa réponse à l'homme, l'observant les yeux à demi plissés comme pour mieux le détailler. Le saltimbanque, car Jean avait la conviction qu'il s'agissait bien d'un artiste de cirque, semblait doté d'une agilité surprenante, sautant d'un pied sur l'autre comme s'il allait disparaître à tout moment. Petit et sec, il avait le crâne chauve. Brillant et lisse comme un marron, se surprit à penser Jean. Et il chercha le sien, au fond de sa poche. L'homme, que la méfiance de Jean semblait atteindre tout à coup, se lança dans une flopée d'explications, qu'il était jongleur mais aussi acrobate, et qu'il tournoyait dans les airs accroché à une drôle de machine. Jean dit qu'il voyait très bien, un numéro de cirque sous

un grand chapiteau rayé abritant aussi des tigres, des écuyères et des clowns. Non, pas vraiment ! L'interrompt l'homme. Pas de piste avec les spectateurs agglutinés autour. Plutôt une déambulation dans les rues avec des acrobaties sur des machines d'acier qui roulent, tournent et vrombissent comme de gros insectes, rythmée par les musiciens emportés sur leur kiosque à roulette. La parade aura lieu ce soir, à la nuit tombée. Très important, la nuit, à cause des lumières, vous comprenez ? S'inquiéta l'homme. Jean hésitait, il n'était pas sûr de bien piger. Vous avez Monsieur Loyal, tout de même ? Hasarda-t-il. L'homme hocha la tête. Non ? Soupira Jean. Alors, c'était comme les cirques de son enfance qu'il regardait de loin parce qu'il n'avait pas l'argent pour acheter un billet, des cirques sans Auguste, sans lions, sans funambules, juste un chapiteau qui cachait ses trésors, ne laissant filtrer qu'une musique tonitruante.

Promis, Jean viendrait à la parade sous les étoiles. Après avoir accompagné l'homme un bout de chemin, Jean retourna sous ses marronniers, point d'ancrage de ses aventures immobiles. L'envie de lire s'en était allée. A sa place, un besoin brutal de retourner à la bibliothèque. Il pressa le pas en attendant le clocher égrener ses six coups, elle n'allait pas tarder à fermer. Les ombres, doucement, s'allongeaient sur la place, c'était l'heure de Marinette. Elle ne venait qu'en fin de journée, quand les lieux se vidaient, pour s'asseoir sur une chaise, toujours la même, et écouter la bibliothécaire lui lire le journal. Seul, le discret tac tac de sa canne blanche tâtant le bitume l'annonçait. Marinette n'avait plus ses yeux, mais ça ne le gênait pas, Jean. Au contraire, elle ne pouvait voir à quel point la vie l'avait malmené. Il prendrait sa main, si menue qu'on aurait dit celle d'une enfant, il la prendrait, en ouvrirait les doigts craintifs et y déposerait le marron chaud et lisse comme un galet de Garonne gorgé de soleil.

AU FIL DE LA CONVERSATION

Sur une place de village, une scène improvisée sur laquelle évoluent des acrobates au rythme d'une musique endiablée. A l'écart, derrière un semblant de rideau, deux hommes attendent. L'un, vêtu de noir, de fines chaussures de cuir aux pieds, tire avec

nervosité sur sa cigarette. L'autre, revêtu d'un costume de clown aux couleurs criardes et maquillé de même, regarde pensivement le nez de caoutchouc rouge qu'il tient dans sa main.

Homme Noir : Agacé

Putain de métier ! Depuis six ans que je sillonne les routes avec la troupe des Nez en L'air, c'est bien la première fois que je demande un congé exceptionnel ! Et, pour tout remerciement, non seulement on me le refuse, mais en plus on m'aboie à la figure !

Clown ricanant:

Avant d'être directeur de notre compagnie, paraît que le boss était... dompteur de fauves ! Ah Ah !

HN :

Tu ne m'fais pas rire, Gugus ! T'es plus drôle, même les enfants, ils ne rient plus à tes tours éculés.

C : élevant le ton

Merci mon pote ! C'est sympa de partager ton aigreur avec les copains ! Si c'est ça, j'me casse ! Va te chercher une oreille compatissante ailleurs

HN : radouci

Allez, te fâche pas. Je te demande de m'excuser. Là ! Ça te va, comme ça ? Mais comprends moi, j'ai les nerfs en pelote.

C :Hilare

Ouah ! Toi, tu files un mauvais coton ! Ha Ha Ha !

HN :

Pas compris ta blague débile !

C :

Nerfs en pelote ! Mauvais coton ! Pelote de coton ! Il marque une pause, dubitatif

Heu, excuse-moi, elle est mauvaise ma blague. De toute façon, c'est toi qui a raison. D'ailleurs, t'as toujours raison. Je suis fini, foutu, démodé et raccommo  . J'ai beau me triturer la cervelle sur toutes les coutures, j'trouve plus d'idées. Et quand je crois en tenir une, enfin, c'est pour finir par m'apercevoir que quelqu'un l'a déjà eue. J'arrive trop tard, ou trop tôt, va savoir. En tout cas, je ne suis plus à ma place.

Par dérision, il pose son nez rouge sur son crâne recouvert d'une perruque filasse

HN :

Et ben, pour rester dans le textile, celle là, elle est coton, mon colon ! Si les gens qui viennent te voir pour oublier leurs petites misères t'entendaient, ils demanderaient    être remboursés !

C :

J'suis foutu, je te le dis. On devrait me jeter dans la cage aux lions.

HN :

Ca risque pas !

C : pleurnichard

Quoi ? Toi, un vieil ami, tu ne crois pas à la sincérité de ma dépression ?

HN :

Ah non, ton humeur sombre ressemble trop à la mienne pour que je la mette en doute. Simplement, tu oublies que notre compagnie de cirque de rue n'a pas de fauves dans ses tiroirs. Ce serait plutôt dangereux, des tigres, des lions et des panthères déambulant le long des rues.

C :

Autrefois, on montrait bien des ours dressés sur les places ! Ah, j'aurai du naitre à l'époque enviée des montreurs d'ours, j'aurais peut-être fini à la cours du roi !

HN :

De nos jours, l'ours est protégé et c'est plutôt la place de clown auprès du président de la république qui est très convoitée. Y'a qu'à voir tous les comiques qui s'y pressent. Quel ramassis de minables !

C :

T'as raison. En plus, le clown n'est même pas protégé alors qu'il est en voie de disparition. Sa survie ne tient plus qu'à un fil. J'ai un rôle à jouer et j'aime aller au contact. A moi les foules anonymes, les rires frais des enfants et le regard embué des vieilles gens.

HN :

Ben tu vois ! Malgré ton costume rapetassé, tu peux encore apporter du bonheur !

LE CONTRAT

Voix off :

Oh Gus ! Le directeur veut te voir, c'est au sujet de la tournée à Paris. J'crois bien qu't'en est, veinard !

Gus :

Moi ? Chez Monsieur Polanski ? Ah, si on m'avait dit !

Il arrive devant le directeur, assis à son bureau et parlant au téléphone. D'un geste, il l'invite à s'asseoir sur un tabouret encombré. Gus dépose délicatement les affaires au sol afin de s'asseoir. Il sourit béatement.

Le directeur au téléphone :

*Yes, yes. ...Lions, tigers... of course ! I call you again !
Ok!*

Le clown, en aparté :

C'est une tournée internationale ! Ah, si on m'avait dit... !

Le directeur, raccrochant son téléphone et s'adressant à Gus avec un fort accent étranger :

Ah, monsieur gus, vous voilà !

Le clown, souriant de toutes ses dents :

Et oui, me voili, me voilà !

Le directeur :

Lé bord dé scène, vious connaissez !

Le clown :

Si je connais la Seine ? Mais je suis né à côté, Ménilmontant, vous connaissez ?

Le directeur :

Fils de saltimbanque ? Bion sang ne saurait mentir, c'est ...comme ça que vous disez, en français ?

Le clown :

Mon père était cordonnier, mais il avait du talent. Clown, il aurait sûrement été irrésistible.

Le directeur, n'écoutant pas, absorbé par son téléphone qui ne sonne pas.

Restriction de personnel, diminution des frais de fonctionnement, vous comprenez ?

Le clown, qui voit là une marque de confiance, sourit toujours :

Bien sûr, monsieur le directeur, votre métier est périlleux, vous vous battez pour faire vivre la troupe et nous vous en sommes tous reconnaissants.

Le directeur, écoutant d'une oreille distraite :

Moi, je pourrais faire le culbute, comme ça ! Il claqué dans ses doigts. Et le cirque...pfuitt !

Le clown :

Oh ! Ce serait terrible !

Le directeur :

C'est pour cela, le bord de scène. Le numéro sur la scène, sous les lumières. Et le montage, le démontage, le ...nettoyer, tout ça au bord de la scène quoi, vous faites aussi !

Le clown, étonné :

On va jouer sur la Seine ? Mais comment ? Sur un pont ? Une péniche peut-être ? Ou sur une île artificielle ?

Le directeur qui vient de saisir un petit miroir et des ciseaux pointus, taille sa moustache qu'il porte en pointe et répond de façon inintelligible.

Quelques mots surnagent :

...Gonfler les ballons...pour les otaries. Démontage des gradins, ... le propreté ...pas un papier gras...

Le clown, inquiet à présent :

Dans la Seine avec les otaries ? Mais, c'est que...enfin, voyez vous, j'ai...Je n'sais pas nager !

FLAMBOYANCES

Montagne grosse de ferrailles
Soleil de cuivre sur la rouille
féroce qui ronge les entrailles
du monstre à gueule de gargouille.

Ecorchés, éviscérés
Pendus, perdus aux cimaises
des corps intimement mêlés
me toisent et se taisent.

Le pissenlit croît sous les roues
des roulottes enturbannées d'azur
dans un jardin haubané de bambous
Qui haussent le col avec allure.

Cris d'enfants dans le soir complice
Qui déploie des rougeurs d'incendie
Et ses longues flammes factices
Ensanglantent la ferraille alanguie.

LA CHANSON DU CANASSON

Hardi, fier palefroi ! Lève haut la jambe, tend le jarret et que claquent tes sabots sur l'enclume de bitume, arrachant des brassées d'étincelles. Bravache et frémissant, tu encenses à tout va, agitant ta crinière avec panache.

Hardi les cœurs, le tien s'emballe sous la carapace luisante. Robe de fer, cuivres et ors, qui dissimule dans tes entrailles les moteurs diesel qui vont propulsant le puissant destrier.

Hardi l'animal car long est le chemin! Cheval d'orgueil enluminé d'or, la clameur qui t'enveloppe résonne contre l'armure invincible de ton poitrail. Que tu suscites l'effroi ou attises le désir, somptueux équidé, croise le fer, transperce les airs et martèle le sol, la gloire est au bout de la route.

Las ! Je ne suis qu'une vieille haridelle que la fièvre consume. Mes pauvres ferrailles ajustées grincent comme girouette malmenée et ma queue arrogante n'est que supercherie de ficelles emmêlées. Ma superbe pue le gasoil à pleins naseaux.

Las ! Je ne suis qu'un canasson à la raison perdue, une rosse esquinée qui ne prend plus la pose. Sous les intempéries assassines, le temps est despote et la rouille me grignote avec une lenteur féroce.

Las ! Moi qui galopais, me cabrais et que la main de l'homme actionnait à volonté, je ne suis plus qu'un tas de ferrailles brinquebalantes aux macabres sonnailles sous l'averse rageuse.

Machinerie aux complexes rouages, je distillais dans mon sillage le désir d'extravagantes aventures alors que sur ma croupe se pavanait le paladin d'un jour qui se rêvait glorieux chevalier.

Mais que la nuit m'enveloppe et que le ciel rougeoie, que les ombres complices dissimulent les blessures de mon armure, que la tiédeur du soir réveille mes ardeurs, et je me jette à corps perdu dans la parade, cheval de toutes les batailles que rien ne raille. Je m'élançe, palefroi chatoyant, alezan sans effroi, dans la lumière fulgurante des feux de Bengale et mon corps s'embrase. Je m'élève, créature fantastique, au-dessus de la foule médusée.

Donnez-moi l'espace et à boire à mes moteurs ! Ma carcasse hallucinée tressaille sous la ferraille et voilà que mugissent mes vrombissantes entrailles et que s'enflamme mon poitrail écumant. Je rue et j'éructe, frappe et pétarade et m'arrache du sol dans une odeur de soufre et de poudre mêlés qui sature l'air alourdi de chaleur. Je suis Pégase et je m'envole dans une pluie d'étoiles, cheval fou échappé des chimères des hommes.

LE RENDEZ-VOUS DE LA FONTAINE

Volets clos sur leur intimité, les maisons assoupies qui bordent la rue principale du village n'en finissent pas de s'étirer le long du trottoir étroit. Pas âme qui vive le long du ruban asphalté. Ah si ! Un chat, queue dressée, moustaches en alerte, s'avance avec lenteur le long des murs ombreux. Souple et silencieux, il se glisse discrètement dans l'ouverture opportune d'un vasistas. Le trottoir aux pavés disjoints retrouve sa vacuité. Sa monotonie rectiligne est entrecoupée, à intervalles réguliers, de quelques tonneaux coupés en leur milieu. La commune, dans un souci esthétique doublé d'un sens aigu de l'économie, a redonné vie à ces barriques inutiles en y plantant des pétunias éclatants, des sauges pétulantes et de folâtres herbacées. Au loin un claquement de volet rompt brusquement l'épaisseur du silence, ne laissant entrevoir qu'une poignée de secondes la main responsable. Comme réveillé en sursaut, le clocher de l'église voisine sonne à regret la demie de deux heures quand brusquement, surgi de nulle part, un étrange personnage remonte la rue d'une démarche sautillante. Des cheveux filasses et longs dépassent de son bonnet qu'il porte enfoncé jusqu'au ras des yeux qu'il a petits et vifs. Vêtu d'une tunique courte portée sur des chausses collantes, il tient serré sous son bras un instrument de musique peu usité. Un luth, peut être, ou bien une mandoline. Le sac de cuir usé qui brinquebale sur son dos ne laisse rien deviner de son contenu. Un saltimbanque ! Non, plutôt un ménestrel. Un de ces poètes itinérants du Moyen Age,

colportant de châteaux en châteaux poèmes, chansons lyriques et contes d'antan. Celui-ci, à cause de sa vêtue, semble sorti tout droit d'un manuscrit moyenâgeux. Loin du clinquant de quelque costume pour bal masqué, son accoutrement désuet le désigne plutôt comme figurant dans un film d'époque. Non, l'usure de son habit et la crasse qui le constelle plaident pour l'authenticité, il s'agit là d'un véritable troubadour, personnage inconcevable échappé d'un incunable ayant appartenu, qui sait, à Aliénor d'Aquitaine. Un revenant échappé des douves du château dont les ruines éparses au milieu des ronces surplombent le village oublié. Son pas sûr l'entraîne sans hésitation vers l'orée du village, là où s'écoule l'eau fraîche de la fontaine à la vierge. Celle-ci ne doit en rien son nom à la vierge Marie, quoi qu'en pensent les bigotes de ce village. Elle évoque plutôt l'histoire d'une jeune fille belle comme l'aurore, suivante de la dame qui vivait autrefois au château. Un amant inconstant l'avait courtisée pour l'abandonner aussitôt et le désespoir l'avait jetée dans les eaux de la fontaine où elle s'était noyée. On raconte dans le pays que certaines nuits sans lune, s'élève près de la fontaine la voix triste d'un homme qui chante l'amour trahi en s'accompagnant d'un instrument fort étrange. On dit aussi que c'est le troubadour amoureux de la belle et inconsolable pour l'éternité, qui vient lui chanter une sérénade. Mais on dit tant de choses ! Jusqu'à ce jour, jamais personne n'a rencontré ce personnage d'une époque lointaine et révolue. Jamais personne, moi je vous le dit, jamais personne.

Régine Bernot

L'écrivain

Je quitte la grande route, celle de d'habitude. Normalement faut que j' prenne à peu près toujours à droite : Salvetat, Plaisance, Cugnaux, c'est pas encore indiqué. Ah si! Villeneuve-Tolosane. Derrière l'église on m'a dit ; bâtiment collectif ou un truc comme ça. Bon de ce côté là ça ressemble plutôt à un fond d'église bien que ce soit un peu plat pour un derrière.

C'est tranquille ici : grande place, arbres, bistrot, petits commerces. Faut dire qu'il fait un temps sale, dégoulinant.

Ah! Je les vois les bouquins, tous bien rangés sur leurs étagères, bien droits. C'qu y a de drôle avec les bibliothèques c'est qu'on a toujours l'impression qu'y manque pas un livre, qu'ils sont tous là bien à leur place. Pourtant y doivent bien se balader, aller chez les uns, chez les autres, s'ouvrir, se fermer, vibrer feuille par feuille, respirer, avec chaque feuille qui dit son truc doucement dans le creux d'une pensée qui en fait bien ce qu'elle veut. Les livres y doivent en connaître des maisons de ce village banlieue, y doivent en connaître des tables de nuit, des buffets des odeurs de cire ou de nettoyeur à bois ou à plastique, des grains de poussière, des lampes de chevet et puis des mains pleines de tas de doigts différents, longs, courts, boursoufflés, rouges, blancs, noirs, propres ou pas, avec des ongles longs ou tout rongés, avec chacun son empreinte, ses petits ronds concentriques qui se posent sur le coin de la page et qui l'aiment pour la décoller des pages suivantes, vite ou lentement selon l'empressement à savoir ce que va dire la petite voix du livre qui ne s'arrêtera qu'à la dernière page et se taira à nouveau sur le rayonnage de la bibliothèque jusqu'à ce qu'une main ne l'empoigne à nouveau.

Je m'engouffre sous l'auvent. J'ai les pieds mouillés ; trop de flaques d'eau partout. Plus le sol est plat, plus il y a des flaques d'eau. Je sens l'humidité sur mes vêtements mais pas sur ma tête ; j'ai une perruque. Je crois que mes cheveux sont raides aujourd'hui. Je pousse la porte; j'ai des pansements partout sur les doigts, heureusement pas sur l'index droit.

Une bibliothèque, j'y ai jamais mis les pieds, alors, je ne sais pas comment ça marche ; je garde ma veste rouge et je me faufile dans les rayonnages. Je suis pas grand et je disparaissais derrière les étagères, je suis ni gros ni maigre, les yeux marrons ; si je veux je peux passer vraiment inaperçu. Je regarde les étiquettes, je cherche ; et puis à un moment je suis près d'une fenêtre, je regarde dehors et je me souviens de cette place, de cette église en briques. Ouais ouais, je suis déjà venu ici ; en hiver ; y neigeait p'tête même. En tous cas y faisait froid et j'attendais quelqu'un devant cette église, ou derrière plutôt. Je tapais mes pieds par terre, mes jambes l'une contre l'autre, je faisais un pas par ci, un pas par là pour me réchauffer. Une attente qui a duré des heures; dans mes souvenirs en tous cas! Faut dire qu'y faisait vraiment froid ; mais je partais pas, je restais là, il fallait que je le voie absolument.

Aujourd'hui il pleut, y a pas grand monde, mais ce jour là y avait vraiment personne. Alors quand j'ai entendu des pas à l'autre bout de la place, j'ai tout de suite pensé que c'était lui. Mon coeur s'est mis à battre fort, très fort. Oui je me souviens de ce jour long, si long, de cette attente, de ces bruits de pas qui m'impressionnaient. Je l'ai vu approcher ; il avait une capuche ; il marchait vite ; j'allais le voir. Il a levé son visage sur moi, et je crois que tout de suite j'ai su que ce n'était pas lui. Non, ce n'était pas l'homme que j'attendais. Depuis je n'ai plus jamais espéré le voir et je ne suis plus jamais revenue ici. J'avais même oublié le nom de cette ville. Et me voilà à nouveau repris au piège.

J'attends ; non j'attends pas, je cherche ; je LE cherche... J'ai reçu un mail hier me donnant rendez vous dans cette bibliothèque. Le mail n'était pas signé ; le seul indice était l'adresse : poproska@froz.com. Alors bien sûr j'ai pensé à lui, mais je sais toujours pas si c'est lui qui va venir ; p'tête quelqu'un d'autre, p'tête personne.

— Pardon madame.

Ah oui! Encore un qui me prend pour une dame, c'est à cause de ma taille et de mon p'tit profil effilé.

— Hum hum je fais en rendant ma voix bien grave.

— Oh ! excusez-moi, Monsieur !

Je lève le nez et devant moi, je vois ce drôle de type, à peine plus grand que moi, qu'a pas un cheveu sur le caillou ; le plus bizarre c'est pas qu'il ait pas de cheveux, c'est qu'il a pas de bras non plus. Il est en tee-shirt et au bout des manches courtes, y'a rien qui sort. C'que ça doit être désagréable!

Alors du coup, j'en oublie tout, même ce que je dois dire parce que le type me regarde et il attend que je parle. Alors j'dis : Oui?

Pas oui, mais : Oui ? Comme ça c'est à son tour de parler le temps que je reprenne mes esprits.

— Je cherche un livre, il dit, je me rappelle plus le titre mais ça raconte l'histoire d'un type qui attend son père dans une bibliothèque.

Il a un fort accent russe. Ce type a quelque chose à voir avec mon histoire.

— Ce doit être moi ce type. Je dis

Alors, comme y peut pas me serrer la main, et ben y me fait un clin d'oeil. Moi j'arrive pas à faire les clins d'oeil alors je lève doucement une main.

— On sort? Y dit. Et il m'emmène vers un petit chapiteau qui se trouve derrière l'école. Je l'avais même pas remarqué tellement il est petit ; une sorte de chapiteau de poche. Dessus y a un tigre blanc qu'est dessiné, blanc sur fond blanc, mais on le voit quand même grâce à un jeu de traits.

A côté du chapiteau ya une caravane, toute petite avec une rallonge en tissu qui se lève sur le toit. A l'entrée ya une sorte de rideau et derrière en travers y a un gros chien. On enjambe le chien et on s'assoit sur une banquette en V autour d'une tablette.

— C'est mon cirque tout ça, mon cirque à moi tout seul.

J'pense en moi même qui doit bien y avoir quelqu'un d'autre, quelqu'un qui monte le chapiteau, quelqu'un qui conduit la voiture ou le camion. Mais je dis rien. J'pense et je dis rien. Le gars me sert un verre. Dans l' mille c'est d'la vodka. D'la vodka polonaise, la zibrowska, celle avec l'herbe de bison. Et ça j'sais, c'est trop bon pour moi : je peux en avaler des litres quand je commence. Ca doit être inscrit dans mes gènes.

Le gars me laisse pas le temps d'en boire des litres, y me dit :

— Il est 18 heures. Ce soir je suis sur scène je pense que ça pourra vous intéresser. Et il me tend un ticket de métro et y a mon nom dessus. Alors je le prends mais je comprends rien à ce ticket bidon avec mon nom dessus.

Bien sûr le soir je suis là presque le premier et je tends mon ticket. Mais le gars à l'entrée, c'est le manchot, y peut pas prendre les tickets ; y me fait un clin d'oeil, je rentre et je m'assoie au premier rang. Y a d'autres gens qui s'assoient, et puis c'est très vite plein parce que c'est très petit. Y a des enfants, des parents, des grands parents ; y a même un chien et un bébé.

La lumière s'éteint. Y a comme une lueur qui éclaire vaguement la piste, une toute petite piste. Et d'un passage sous les bancs à ma gauche, y a une masse sombre qui sort, une forme noire qui s'avance et se met à tourner sur la piste. Je n'arrive pas très bien à voir mais c'est un animal, je crois deviner avec un peu plus d'éclairage que c'est un tigre, un tigre blanc comme celui dessiné sur la tente, un tigre de Sibérie. Il n'est pas très gros, mais il fait peur, les enfants assis au sol se reculent. Moi je m'apprête à bondir de ma place, au cas où, car il est seul. Il n'y a pas de fouet, pas de dompteur, pas même de la musique. Cela nous met mal à l'aise. On se regarde, il n'y a pas à proprement parler une ambiance de cirque. Je ne sais pas si les autres ont payé pour avoir peur...

Un bruit se fait entendre, comme un grésillement d'un 33 tours posé sur un vieux tourne disque, puis une voix forte, une voix profonde venue d'on ne sait où ordonne à l'animal d'exécuter des actions. Et l'animal exécute, il grimpe il saute il se met sur 2 pattes il monte sur un ballon, il semble comprendre chaque mot, puis la voix lui demande d'aller récupérer le ticket de métro.

Je suis tout seul devant, tous les enfants ont reculé, il y a plein de places vides autour de moi et l'animal s'approche. Il bondit jusqu'à moi et pose une grosse patte sur mes genoux avant que j'aie pu bouger. Je le regarde effrayé ; sa patte appuie sur mes jambes ; je croise son regard, il n'a pas l'air méchant, mais un tigre a-t-il l'air méchant? Je me demande si ce n'est pas le gros chien que j'ai enjambé dans l'après-midi. Je lui donne le ticket et tandis qu'il retourne sur la piste, je me lève tout tremblant et recule vers la sortie. Je monte dans la voiture et je file chez moi.

Deux jours passent. Je suis crevé, je dors tout le temps. Mardi, je retourne à la bibliothèque de Villeneuve, il y a sans doute quelque chose à comprendre. Je passe par l'école ; évidemment il n'y a plus rien. Peut-être ai je rêvé? Je ne suis sûr de rien. Je m'approche du bureau et je vois posés sur une table des livres à la verticale fiers d'exhiber leur couverture. Sur l'un d'eux je peux voir un tigre blanc dessiné, et au-dessus, je vois mon nom. Pas le nom que je porte aujourd'hui, mais celui que je portais petit et que j'avais oublié. J'ai retrouvé mon nom dans la bibliothèque de Villeneuve-Tolosane, et c'est le nom d'un écrivain écrit sur un bouquin.

Rencontre

Devant le bureau du directeur de troupe, le Clown arrive. Un nouveau est déjà là.

Clown

Salut le nouveau !

Nouveau

Salut le clown !

Clown

T'es prêt pour ce soir ? Je ne sais même pas ce que tu fais, au juste.

Nouveau

Devine

Clown

Attends, attends, je te regarde d'abord. Fais voir tes biscoteaux !

Il tire un manche de son tee-shirt et replie son bras droit en gonflant ses muscles.

Clown

Ouais... Tu tiens pas un trapèze avec ça, t'es pas trapéziste. T'es pas acrobate. Fais voir l'autre bras, on ne sait jamais, t'es peut-être lanceur de couteaux...

Il tire son autre manche et montre un muscle peu gonflé.

Clown

Ah non, ah non ! T'es pas jongleur non plus parce que le truc c'est que les jongleurs, ils ont des muscles symétriques, alors que toi, on le voit bien, t'es droitier. Ou là là, j'ai jamais vu un type mou comme toi dans un cirque ! A part moi, bien sûr, parce que moi, y a que mes fesses qui sont musclées. Pour encaisser les coups de pied de mon partenaire ! C'est ça qui fait le plus rire les enfants. Y sont méchants, ces garnements ! Ils attendent que ça, que je prenne des coups. Et c'est tous les coups qu'y prennent plus, eux. Encore, avant, ils en prenaient des taloches. Alors voir le clown les prendre à leur place, ça les faisait rigoler. Mais maintenant, c'est par pur méchanceté qu'y rigolent, par pur méchanceté !

Nouveau

Oh ! T'es un clown. Tu dois aimer les gosses ! Là, t'es vachement méprisant !

Clown

Ben ouais, Ben ouais. On peut pas être drôle et en plus généreux tous les jours !

Nouveau

Là, t'es ni drôle ni généreux.

Clown

Ouais, mais je suis fatigué. Tu vois, un clown, c'est pas comme un acrobate, il peut pas s'arrêter de bosser sous prétexte qu'il y arrive plus. Je suis vieux.

Nouveau

Mais non, mais non. Tu rigoles ! Et puis, ton métier, il est tellement chouette ! Faire rire les gosses, et même leurs parents ! C'est chouette !

Clown

En prenant des taloches ! Que le jour où tu t'es disputé avec ton partenaire, il en profite et le soir tu peux plus t'asseoir !

Nouveau

C'est un beau métier que tu fais, clown. T'as toujours pas deviné ce que je fais, moi.

Clown

Ben, comme tu parles du métier, t'es peut-être clown ?

Nouveau

Raté.

Clown

Danseur ?

Nouveau

Raté.

Clown

A la régie

Nouveau

Raté.

Le nouveau sort une longue tige en bois de son sac, comme un mât de tente avec des bouts enfilés sur une ficelle et il emboîte chaque bout l'un dans l'autre.

Clown

Ah ! Ça y est ! Je sais, t'es un perchiste !

Nouveau

Non, mon gars, tu vois bien que ma tige est pas assez longue, mais attends, j'ai pas fini.

Il sort de son sac un boule rouge à paillettes qu'il fixe à une extrémité de sa tige, puis il secoue sa boule dans tous les sens et ça fait clignoter les paillettes.

Clown

Ah ! Je vois ! T'es une majorette avec le bout du bâton qui clignote ! Et comme tu le trimballes d'un côté et de l'autre...

Nouveau

Ah ! Clown ! Tu me fais bien rire !

Clown

Te moque pas. Alors tu as une baguette. Un peu longue, soit. Tu dois être un magicien.

Nouveau

Alors, là, je rigole ! Mais je rêve ! Magicien, c'est mon rêve ! Encore mieux que clown, magicien...

Clown

Et tu fais quoi, alors ?

Il sort le reste de son accessoire... C'est un balai... Le directeur sort, fait signe au clown d'entrer...

Directeur (avec fort accent espagnol)

Ecoute, Gaspard, je t'ai fait venir pour te dire quelque chose d'important...

Clown

Important ? Ah ! j'adore les trucs importants...

Directeur

Je ne sais pas comment t'annoncer ça...

Clown

Je peux peut-être t'aider ? Tu veux que je te fasse une grimace ? Ça devrait te détendre...

Directeur

Ecoute, je crois que c'est pas le moment, je suis dessaoulé...

Clown

T'es dessaoulé, et alors, où est le problème ? Y a des moments dans la vie où il vaut mieux être dessaoulé, surtout quand on est directeur ! Monsieur le directeur. Monsieur le directeur du cirque Rabatignol.

Directeur

Oui, ben justement, je suis dessaoulé, mais...

Clown

T'inquiète pas, je le dirai pas que t'étais saoul. Promis, je le dirai à personne. Tu peux compter sur moi ! Parce qu'il y en a qui disent des trucs ! Y parlent mal ! Le directeur, y paye pas assez, le directeur y se rend pas compte ce que c'est d'investir ce boulot. Moi, je vais me casser, prochaine saison, je vais voir ailleurs et dans la merde, y sera, dans la merde... Ouais, y en a qui parlent comme ça...

Directeur, inquiet

Ah oui ? Tou dis la vérité ? Y en a qui veulent partir ? Y sont pas contents ?

Clown

Oui !

Directeur

Et qui c'est qu'est pas content ? Y en a beaucoup qui sont pas contents ?

Clown

Oh oui !

Directeur

Combien ?

Le Clown compte sur les doigts d'une main, puis de l'autre... Le directeur blêmit... Il transpire...

Clown

*Sept. Au moins sept. Mais je donnerai pas les noms.
C'est pas la peine de me torturer, je dirai rien. Rien du
tout. Ah ! Là ! C'est dur après une cuite ! Pas facile
d'encaisser ça ! Je suis vraiment désolé !*

Il prend une chaise et y assoit le directeur avec compassion, puis sort en rigolant...

Clown

*Dessaoulé, dessaoulé ! Il a qu'à savoir parler français,
je l'ai bien eu, là !*

Poème rimé

Petites villas en troupeau sur le bord du chemin
Entrepôts, hangars, zones métallisées
No mans land fléché du mot Usine, zone du Pahin
Zone parmi les zones, tas de ferraille rouillée.

Parmi le fer et l'acier accumulés en portiques
Un cheval, un vieil engin anachronique, une peinture,
Des cris d'enfants qui jouent, des caravanes antiques
Tranquilles, le ciel, l'espace, un lieu pur.

Un bras se lève et me fait signe derrière la baie
Je suis là où il faut avec curiosité
J'entre. Un mannequin à vélo, un escalier de fer forgé
Des sourires des bonjours, ils sont là c'est gai.

Je reviendrai ici
Dans ce lieu reposant
J'ai rêvé de ces vies
Au parfum de vent.

Les machines de l'Usine

Je suis comme un igloo de ferraille
Un abri pour clochard idéal
Je suis couché sur une place de parking
Et j'endors le soleil qui me caresse le dos

A mes côtés le long serpent noir replié sur lui-même
A cessé de sentir le caoutchouc brûlant
Sans début et sans fin il entortille ses anneaux
Dans un infini repos de digestion fatale.

Les tuyaux de poêle gargantuesques
Qui ont avalé fumées et flux dans leurs entrailles
Ne craquent plus de douleur sous le soleil couchant
Ils veillent sur les machines, les bidons, les tonneaux.

Tout s'estompe, le soir tombe dans la nuit

Il ne reste que lui qui bat le bitume
Arrogant dans son armure de fer
Il claque ses sabots, réveille les crapauds

Il bat le pavé, galope dans le noir
Comme un veilleur à l'esprit sans repos
Dors, dors cheval, dormir n'est pas mourir
Dors, dors, souffrir n'est pas vivre

Souvenir

La ville semblait dormir jusqu'à 16 heures comme n'importe quel jour ; puis l'on commençait à entendre les gens s'agiter, s'appeler d'une maison à une autre. Des pétards il y en avait peu, juste des restes de Noël, puis c'est comme si tout à coup un petit vent se levait. Cela bruissait d'abord comme des feuilles qui se frottent, comme un klaxon de voiture étouffé dans un brouillard. Quelques minutes encore et les portes s'ouvraient.

Alors on entendait les tambours battre de tous les coins de la ville, comme un gros cœur lâchant son sang dans toutes les veines d'un corps. Et la vie nous prenait, le battement s'insinuait dans nos oreilles, dans nos tempes, dans nos veines et nous faisait monter la fièvre réveillant dans chacun de nous des trances archaïques. Alors d'un même élan tous nous sortions remontés comme un réveil au bout de son ressort tendu et après nous être posé sur la place principale pour admirer, les groupes nous choisissions l'un d'eux et battions le pavé derrière lui.

Des années j'ai regardé défiler les groupes de carnaval. Les Touloulous, poupées masquées aux amples robes colorées sans une partie du corps visible mais impudiques dans leurs déhanchements ; les groupes à thème parlant d'histoire, des peuples de la terre, d'esclavage, de fête ; les chahuts des jeunes tressautant et chantant ; les brésiliens

accompagnant de leurs rythmes suaves les balancements excités de leurs femmes ; les haïtiens aux longs tubas de bambou et au regard parfois hallucinés.

Des années j'ai vibré aux rythmes graves, profonds, chauds envoûtants des tambours, emmagasinant ces vibrations pour les longs hivers à venir comme le corps la chaleur du feu.

Puis un jour je suis partie avec eux, déguisée, méconnaissable, j'ai suivi n'importe quel tambour. Sortie d'une voiture ou d'une maison avec des amis habillés comme moi, j'ai circulé dans la rue en bagnard, en poule, en grosse tête, en pleureuse, en homme. J'étais moi aussi le spectacle, une infime partie du spectacle. Je me mêlais aux tambours, allais chatouiller un enfant, me glissais au milieu de la foule qui souriait à me voir ainsi mêlée à eux puis rejoignais ma troupe pour une improvisation burlesque. Nous faisons rire, nous faisons peur, nous étonnions. Parfois nous nous mêlions à d'autres groupes pour un partage plus ou moins dérangeant.

La rue carnavalesque fut ma première scène, mon initiation au cœur des cœurs battant le même rythme.

Théâtre de rue

Il faisait encore frais, le ciel était tellement pur qu'on l'aurait dit liquide. Je pris par habitude la rue du Colonel-Chambon à cause des flamboyants plantés au milieu sur le terre-plein, de leur ombre légère et de leurs fleurs éternellement présentes. J'aimais cette rue, large on ne sait pour quelle raison, plus calme et moins passante que les traverses étroites qui l'encadraient. Les arbres en étaient les occupants principaux, mais, le long des trottoirs, les bâtisses en briques construites par les bagnards ne manquaient pas de cachet.

Les restaurants n'étaient pas encore ouverts, mais l'on sentait en passant devant une agitation de casserole et la chaleur des feux allumés. La mercerie tricotait ses mamies sur le pas du magasin. Un chien maigre tournait autour des cuisines du snack chinois. Je

m'assis sur l'un des deux bancs installés sous les branches. Ce n'était pas mon habitude, je disposais rarement de temps. Mais là, je ne sais pas pourquoi, ce banc m'appelait. Je m'installai au bout.

Et tout à coup, je les vis. Il y eut un grand silence et je les vis. Je les reconnaissais à leur tenue rayée en forme de pyjama. Ils étaient deux, tirant un chariot plat portant un grand bidon. Ils vidaient les latrines posées au sol devant chaque maison. Ils étaient là, mais avec chance ils n'avaient pas tiré derrière eux les mauvaises odeurs. D'autres sortaient des maisons avec chargés sur leur dos de gros sacs volumineux. Comment faisaient-ils pour supporter ces poids démesurés? Certains étaient si maigres ! Plus maigres que des fantômes. L'un d'eux me regarda, oui je crois qu'il me vit je ne sais pas comment et son regard brûlant au fond de ses orbites me cloua sur mon banc.

Il vint s'asseoir à mes côtés. Il n'avait pas d'odeur, mais je pus entendre ses paroles.

— Vous auriez pas une cigarette s'y ou plait ?

Je sortis mon paquet de Camel. Il eut l'air étonné.

— Oh ça c'est du bon! Du blond! D'où vous l'avez eu ? Jamais vu ça !

— C'est des cigarettes américaines.

— Ça doit valoir une fortune par ici! Vous voulez pas me les vendre ? Je ferais un tabac avec ça moi ! Une clope contre un chou, une autre contre une patate...

Il avait un fort accent de terroir, je pense qu'il venait des montagnes. Je lui donnai mon paquet, pour moi les clopes ne coûtaient rien. Il ne pensa même pas à me remercier, mais son sourire plein de chicots me suffit.

— C'est un miracle, un miracle au milieu de l'enfer! Ne seriez vous pas la Sainte Vierge ?

Et il embrassa mes pieds puis mes mains frénétiquement.

— Je ne suis donc pas en enfer, je dois être simplement au purgatoire.

Puis il partit en boitillant et le regard tourné vers le ciel. Tous disparurent comme ils étaient venus et les bruits à nouveau occupèrent l'espace.

Valentine Meyer

Maryse

Je dépasse le perron de l'église. Pour moi, c'est toujours la même. Elle est haute. Parfois la porte est ouverte. Bah, je ne m'attarde pas! On ne peut rien y faire, à part jouer à sauter sur les marches. Mais il faut faire attention à la dernière marche à la dernière marche, elle est près de la route.

Après on peut traverser et passer entre les voitures du parking à côté du PMU. De là, on peut voir en bas le lavoir et après le gymnase. C'est là qu'on va le Jeudi, deux par deux, avec la maîtresse pour la gymnastique. Je ne m'approche pas trop du café tabac. Ça sent bizarre, comme Tonton. Il ya pleins de messieurs, comme lui avec des casquettes qui y vont. Ils fument en agitant des papiers troués.

Après, je traverse la rue de la République...le boucher ? Ça sent comme le Samedi quand Papa achète des « Bisteks » emballés dans du papier marron. Mais je me dépêche, j'ai peur d'être en retard à l'école, le préau, les copines qui crient « Véronique, tu viens, on joue à l'élastique ! »

Moi, celle que je préfère c'est Maryse. Elle ne le sait pas mais c'est ma copine. C'est ma copine de la cantine. J'attends toujours de la voir avec son tablier à fleurs violettes sans manches ? Il y en a d'autres des dames, mais elles sont pas toutes gentilles comme Maryse. C'est elle qui nous apporte les grandes assiettes de soupe avec des lettres dedans. J'aime bien la regarder quand elle arrive avec son chariot.

Après manger, c'est elle qui nous surveille dans la cour. Elle fait des allers retours en long et en large avec sa copine, celle au tablier rose. Elle marche lentement, les pieds écartés, le sifflet à la main. Elle crie sur les garçons qui m'embêtent, en haussant le ton, en les houspillant, le poignet gauche bien enfoncé sur sa hanche large.

Alors je cours vers elle, et elle me caresse la tête et elle dit « tu as les mêmes cheveux que ma nièce »

Je ne sais pas ce qu'elle veut dire. Mais elle continue sa caresse dans mon dos et elle me serre contre elle. Moi, je suis contre sa hanche. Je suis contre sa hanche. Je suis tout

contre la masse de son corps épais. Je suis dans les fleurs violettes qui sentent la soupe aux vermicelles.

Mais je sens bien dans la pression de sa main, l'absence d'une fillette de mon âge qui n'est plus là, partie trop tôt peut être.

Maryse tourne le coin de la rue de la République. Ca va, son sac de provision n'est pas trop lourd. C'est alors qu'elle le voit. L'homme est moyennement grand. Ce qui l'attire, c'est sa tenue qui n'est pas tout à fait conventionnelle. Un pantalon rouge, une veste bariolée qui flotte. Et surtout, sa démarche souple et feutrée. Il sort d'un cirque ou quoi ?

— Pardon Madame, la place de l'église ?

C'est là, un peu avant la quincaillerie, à gauche, vous prenez la petite rue et vous y êtes. Dites donc, vous n'êtes pas d'ici ?

Ah non, je suis de la troupe, on va s'installer derrière l'église.

Ah bah, c'est ça vous êtes d'un cirque

Heu oui... c'est ça.

Mais dites donc, j'ai pas vu de roulottes... ?

C'est parce qu'on en a pas, Madame. On a des campings cars

Et les chevaux, ça doit sentir ça !

On a pas de chevaux, on a des chiens dressés !

Mais les chiens ça peut pas tirer les roulottes !

Mais c'est parce qu'on a des campings cars, c'est comme des grosses voitures, avec des moteurs !

Ah. N'empêche reprit Maryse, ça doit faire un sacré campement

Qué campement, on a des caravanes avec l'électricité et les toilettes. Bon, alors, vous viendrez nous voir. On va dresser le chapiteau, derrière l'église. Tenez tout est écrit là.

Il lui tend un dépliant.

Au revoir Madame !

Il s'éloigne en sautillant.

Maryse s'éloigne aussi en pensant qu'il faudra prévenir M. Soulan de bien surveiller ses poules.

Maryse a tendu son ticket à l'ouvreuse qui portait un chapeau à plume. Bah, on est bien au cirque. Elle choisit un siège tout là haut, comme ça on va pas me donner des coups de pied dans le dos. Elle ne reconnaît personne, beaucoup de jeunes couples avec des enfants sont là.

Et tout d'un coup, la musique qui part, le rideau s'ouvre. Des caniches qui tournent sur eux-mêmes avec de mignons petits nœuds sur leurs têtes, des hommes maquillés qui font rire les enfants, des filles qui montrent leurs jambes suspendues à des cordes et cette musique qui repart.

Et là, elle le reconnaît, cette démarche, une cabriole, ce pantalon rouge. Il se tord sur lui-même, tend son corps comme s'il était élastique. Maryse en a plein les mirettes. Elle voudrait que tout soit élastique aussi, pour en voir plus, pour tout capter, la lumière et les costumes.

Maryse quitte le chapiteau en sautillant presque. En tout cas, elle sautille autant que peut le faire une femme de son âge et de son gabarit. Elle sentit soudain la fraîcheur de la nuit. Elle avait aussi oublié le synthétique de sa robe rouge qu'elle ne mettait que rarement. Elle passa l'arrière de l'église, longea la place et se retrouva devant la bibliothèque. Elle se pencha et mit son visage entre ses mains en se plaquant contre la vitre pour essayer de mieux voir. Les livres étaient dans la pénombre bien alignés silencieux et sages sur leurs étagères.

Alors vous voyez quelque chose, là ?

C'était l'homme du cirque. Elle lui dit doucement que le spectacle lui avait paru magique. Que les petits chiens étaient bien mignons et qu'il était bien habile ! Elle l'écouta lui raconter les heures d'entraînement et d'effort. Les années sur les routes et devoir ranger le campement malgré la fatigue après la représentation. Elle regarda le ciel qui lui paru bien étoilé. Pourtant c'était le même que la nuit d'avant. Tout lui paraissait soudain un peu nouveau. La voix de l'homme continuait. Elle regretta de ne pas voir la

nouveauté aussi souvent, de préférer la télé à la nuit étoilée. Elle se promet alors de mettre sa robe rouge un peu plus souvent et de parler aux inconnus même ceux aux pantalons rouges.

Véronique Neulat-Roques

Souvenirs de Lili

La petite pièce se nichait, presque honteusement, sous la bibliothèque. Un escalier unique, dix marches à monter puis la lumière : les vitres et les livres, les images et les voix feutrées, les pages et les pages cachées, fermées, leur écriture recouverte de couvertures plus ou moins dures, plus ou moins attirantes.

De l'autre côté des vitres, le grand rectangle d'une place bordée de briques rouges sur lesquelles veillaient, de leur tour ouverte aux vents, Honorine et Victorine, sœurs jumelles dont la voix sonnait la foi et l'heure. Parfois l'heure de la foi, celle des prières plus ou moins dures, plus ou moins attirantes.

Puis des rues, des maisons, une école, le centre culturel, des magasins et feux rouges qui, tous, semblent buter sur la côte qui descend abruptement, qui se dérobe, presque, vers la vallée, l'ancien lit de la Garonne aujourd'hui envahi par d'innombrables zones résidentielles plus ou moins dures, plus ou moins attirantes.

Douchka se pressait pour rentrer chez elle. L'été, comme souvent depuis le réchauffement planétaire, était froid et pluvieux et la vieille dame avait une fois de plus oublié son parapluie. Ses cheveux noirs dégoulaient de perles transparentes, son pantalon était trempé, elle allait s'enrhumer, c'était sûr. En passant devant l'église, elle se souvint du mariage de Lili, cinq ans déjà, et le jeune couple aujourd'hui à l'autre bout du monde. Si seulement elle avait su les garder auprès d'elle. Les choses allaient trop vite.

— Excusez-moi, vous habitez ici ?

Douchka sursauta, se retourna pour faire face à une femme dont les yeux lui rappelaient ceux de Lili. Pour le reste, rien à voir. La femme devait avoir dans les trente ans, elle était grande, aussi brune que Douchka, mais avec une peau claire, laiteuse, presque translucide. Ses longs cheveux bouclés retombaient le long de son dos en une cascade scintillante rendue presque métallique par la pluie. Elle portait un bustier noir, serré, sans manches ni même bretelles, et une longue jupe de la même couleur et dont le tissu lourd continuait de bouger bien après que la femme se fût arrêtée. Douchka la fixa,

incapable de réagir. C'était comme de rencontrer enfin une princesse issue d'un conte de son enfance.

— Qu'est-ce que vous êtes belle ! s'exclama la vieille dame d'une voix qu'elle ne reconnaissait pas, douce et émerveillée.

La femme sourit, ses traits parfaits se détendirent, s'illuminèrent, comme un bref aperçu de soleil d'hiver.

— Merci, vous aussi.

Douchka esquissa une moue de négation.

— Vous êtes gentille, mais c'est faux. Je suis vieille et ridée et j'ai une pierre à la place du cœur.

Pourquoi parlait-elle ainsi à une parfaite étrangère ? Elle aurait voulu s'excuser, s'en aller, refermer sa porte sur le monde des imprévus et se recroqueviller sur ses certitudes, mais ce regard si semblable à celui de Lili la retenait comme une mangouste devant le balancement fascinant du serpent à sonnettes.

— Je cherche le théâtre, lui confia la femme comme s'il s'agissait d'un merveilleux secret.

Douchka fronça les sourcils.

— Vous devez parler du Centre Culturel.

La femme sourit de nouveau.

— Je crois qu'il s'agissait bien d'un théâtre. Par ici.

Quand elle était jeune, il y avait bien eu un théâtre, se souvint Douchka tout d'un coup. Avec des sièges de velours rouge. Où avait-elle bien pu aller ?

Les yeux de Lili attendaient avec patience que la mémoire fasse son travail d'archéologue.

— Derrière la charcuterie, affirma-t-elle lentement. Mais il est fermé depuis des années.

La femme hocha la tête, comme si la remarque était ce qu'elle attendait, comme si elle savait déjà tout cela, comme si la scène avait été répétée depuis longtemps.

— Vous m'accompagnez ?

Douchka avait froid. La pluie avait fini par tremper sa veste légère, mais elle ne voyait pas comment refuser, et elle suivit la femme dans les rues étroites jusqu'aux portes rouges du théâtre qui, elle était certaine, n'était pas là le matin même.

— Venez, n'ayez pas peur.

Sur la scène éclairée de projecteurs multicolores, le spectacle avait déjà commencé. Un clown jonglait en premier plan avec huit balles blanches qui s'animaient de différentes teintes au fur et à mesure de leur envol. Derrière lui, deux trapézistes se balançaient, pendus par les genoux sur la barre du trapèze, tandis qu'un violoniste habillé en Pierrot interprétait un air d'une lenteur mélancolique lui rappelant une pièce de Mussorski. Sans hésiter, la femme se dirigea vers l'avant de la salle et gravit les marches qui menaient à la scène. Le clown s'écarta, les deux trapézistes se hissèrent assis sur la barre, le violoniste arrêta de jouer et la femme se mit à chanter. La chanson favorite de Lili, bien sûr.

Douchka attendit la fin de la chanson pour ressortir. C'était étrange à quel point la musique pouvait sembler s'adresser à vous seule, parfois, porter un message particulier destiné qu'à une seule personne. Poussant Charles Manson au meurtre multiple ou Douchka au rachat de sa fille.

Elle ouvrit la porte de la bibliothèque, redescendit les dix marches qui menaient à la petite pièce où elle avait laissé, en guise de don, les livres de Lili, et les reprit. Ne fourni au personnel surpris aucune explication. Elle avait changé d'avis, c'était tout. Un jour, quand Lili reviendrait, elle retrouverait sur des étagères de la maison les livres de son enfance aux couvertures plus ou moins dures, plus ou moins attirantes.

Au même moment, sur la place...

Une place de village. En arrière-plan, une jeune femme jongle sur un monocycle. Le clown retouche son maquillage devant une glace qu'il tient à la main, tandis que le cracheur de feu lui parle...

Cracheur de feu

Il fait une chaleur à crever ici. La moindre étincelle et tout va s'embraser. Ça me fout la trouille de cracher par un temps pareil !

Clown

C'est mieux que la pluie, non ?

Cracheur

Tu vois, ça, c'est le genre de remarque inutile qui montre bien à quel point t'en as rien à foutre des problèmes des autres. J'ai rarement vu un mec aussi égoïste que toi.

Clown

Déstresse, Henri ! Tu te fais du mal.

Cracheur

Moi, je me fais du mal ? Et vous tous, là, à rigoler quand je vous parle de mes poumons bouffés par l'alcool à brûler et mes lèvres gercées par la chaleur ? Vous ne me faites pas du mal ?

Clown

Sophie me quitte.

Cracheur

Tu vois ! La preuve ! Tu ne veux même pas en parler. Même pas les couilles d'admettre que t'es tout aussi dégueulasse que les autres. J'évoque ma douleur et tout de suite, tu changes de sujet pour parler de toi !

Clown

Elle me l'a annoncé au petit-déj.

Cracheur

Tu te donnes des airs d'homme à l'écoute, d'un mec sensible, mais c'est faux ! T'es aussi enroulé autour de ton nombril que tous les autres minables ici !

Clown

Oui, c'est à peu près ce qu'elle m'a dit.

Cracheur

Ecoute, je ne sais même pas pourquoi je discute encore avec toi. T'es juste un de ces mecs qui font semblant d'être sympas alors qu'au fond, tu t'en fous complètement.

Clown

Ça va être à toi, Henri. Bonne chance.

Le cracheur de feu s'éloigne, puis revient...

Cracheur

Eh ! M'en veux pas, Juju. C'est les nerfs.

Il s'éloigne définitivement. Le clown s'étire, regarde le ciel. Le directeur de la troupe s'approche. C'est un grand homme à la moustache fournie et à l'accent prononcé.

Directeur

Julien, ton numéro. Il marche pas.

Clown

Ecoute, Ivan, t'es gentil, mais c'est pas vraiment le moment de remettre en question toute ma routine. Je sais, hier je n'étais pas vraiment dedans, mais ce soir, ça ira mieux, tu verras. Ils vont rire.

Directeur

Le type, il dit il manque le début.

Clown

Ivan, j'ai retravaillé mon entrée exprès depuis la dernière tournée parce que tu la trouvais trop longue, et maintenant tu me dis qu'il en manque ? Mais

pourquoi t'écoutes tous ces types qui n'ont que des trucs négatifs à la bouche ?

Directeur

Parce qu'il me dit impossible te payer ce numéro.

Clown

Attends, attends, Ivan. C'est toi le directeur de cette troupe, ou je me trompe ? C'est toi qui décides qui tu embauches, sur quel projet, pour combien de temps, oui ou non ? Le mois dernier, mon numéro te plaisait à fond, et là, tout d'un coup, parce qu'un type te téléphone pour te dire que mon entrée manque de conviction, tu décides qu'il faut pas me payer ? Tu me vires ? Je rêve !

Directeur

Tu me le refais ?

Clown

Toute ma routine ? Là, à trois minutes d'entrer en scène ? Tu veux ma mort, Ivan ? Tu veux que je me suicide en public ? Que je me jette du haut de mon monocycle ? Que je demande à Henri de me cracher dessus ? Ah non ! Ça y est ! J'ai pigé ! Tu veux baisser mon cachet, c'est ça ! Tu veux me faire bosser pour encore moins que le salaire de misère que tu me verses déjà pendant que tu roules en 4 x 4 !

Directeur, perdant patience

Julien, de quoi tu parles ? J'ai juste besoin de bon numéro. Si tu veux changer spectacle, OK, mais bon numéro, maintenant.

Clown

Et tu l'auras, ce numéro d'enfer, Ivan, mais il faut me donner du temps. Là, tout de suite, je peux pas.

Directeur

Tu peux pas ? Tu veux j'appelle Sophie ?

Clown

Ivan, putain, t'es un enculé ! Ne mêle pas Sophie à ça ou je te tue !

Directeur, haussant les épaules

Moi, quand j'ai pas bon numéro, j'appelle ma femme, elle garde Carte Vitale. Elle me dit bon numéro, je suis payé. Pourquoi tu si compliqué, Julien ?

Unité de Production

Un énorme canasson de métal
trône sur le parking désert,
comme un rappel de vie animale ;
c'est vraiment le monde à l'envers...

Et autour, les restes d'un carnaval
rangés, comme ça, en plein air
semblent attendre une magie banale
pour reprendre leur souffle éphémère...

Car ces rêves à l'issue fatal,
loin des rires et des instincts grégaires
gardent tout leur attrait vital
même démontés, les quatre fers en l'air...

L'usine ne se porte pas si mal
à la sortie du premier hiver
car la température estivale
a effacé ses regrets amers...

Le Vespacar

Coucou ! C'est moi, le Vespacar ! Tut ! Tut !
Scooter déguisé en camionnette, je voyage !
C'est moi, le nez rouge des mobylettes ! Tut ! Tut !
Mais rigolez bien, les mecs, moi, je bouge !
Je fais la tournée des festivals de rue ! Tut ! Tut !
Je rameute le public sur mon passage !
Les retraités m'admirent, je suis une part de leur passé,
Je leur rappelle le bon vieux temps...
La valse à quatre temps...
Les moteurs à deux temps...
Le temps où l'on prenait le temps de temps en temps —
Parce qu'on n'allait, de toute façon, pas très vite —
Et ZUT. J'ai calé !
Tut ! Tut !

Jeunesse

C'était le beau temps et le bon temps de la jeunesse non pas insouciant mais déterminée à vivre, et le carnaval revenait après l'hiver — rude, forcément — et les feux de bois se tassaient progressivement dans l'âtre et les fenêtres s'ouvraient sur le fond du jardin et celui, encore frais, de l'air, et soudain les saltimbanques étaient là, vêtus de peaux, perchés sur échasses, sautant et jonglant sur fond de champs essoufflés par le froid, qui se remettaient à peine de la givre asphyxiante des jours gris, et les couleurs qui éclataient comme des fleurs, et les yeux qui s'écarquillaient de joie et de lumière, et les lèvres qui souriaient en toute inconscience — car le sourire n'est pas réfléchi — et la flûte

et le violon qui s'élevaient pour réveiller les oiseaux, et c'était chaud et beau, et l'hiver, oublié, s'en allait comme un vieux corbeaux vêtu de haillons, et l'on pouvait de nouveau crier et chanter, déployer la gorge, et les enfants couraient à la suite des acrobates et les rhumes se séchaient dans les nez et les toux sur les amygdales, et le miel coulait dans nos veines pleines de vie et de désir d'été, et les confettis s'envolaient en tourbillons portés par les vents comme des bulles de savon chargés de vœux et d'espoir que le monde renaisse meilleur — forcément — plus beau et plus chaud encore qu'avant sa mort, comme une rose ou un phénix craché des lèvres du fou à grelots dont les yeux vert clair annonçaient un printemps à défier le printemps pour toujours...

C'était le bon temps et le beau temps de notre jeunesse déterminée à vivre, et qui ne dura qu'un seul temps, celui du carnaval.

Le Carnaval des fantômes

Les fantômes arrivèrent avec le crépuscule, sortant d'on ne savait où, prenant forme au fur et à mesure que la lumière abandonnait le terrain.

Nous avons été prévenus, comme à chaque fois, par un affichage municipal ; ainsi ceux d'entre nous qui frôlaient par inadvertance un ectoplasme coloré ne furent pas saisis d'horreur, tout au plus ressentîmes-nous une inquiétude fugace aussitôt désamorcé par le savoir.

Nous nous réunîmes sur les pentes de gazon autour du lac, les uns ayant apporté du pain, les autres du fromage ou de la viande froide, et nous attendîmes que le spectacle commençât.

Les fantômes mettaient en scène la vie inavouée de notre petite communauté, jouant avec une cruauté sans égale de nos faiblesses ou travers, révélant nos secrets les plus intimes, dévoilant nos trahisons mesquines, et nous ne pûmes que regarder, soupirer, et

regretter, à chaque instant, nos fautes trop humaines, nous promettre qu'à partir d'aujourd'hui, on ne nous y prendrait plus.

Et pourtant, c'était beau. La lueur d'une lune argentée soulignait d'une lisière argentée les formes factices et les teintes trompeuses de notre honte collective. On aurait dit des anges. Déchus certes, abjectes certainement, mais néanmoins angéliques : des êtres de fange et de lumière.

Puis ça s'arrêta. D'un coup, comme à chaque fois, nous laissant nus et tremblants, ébranlés, désolés. Et nous nous éloignâmes en silence. Une fois de plus.

Stéphanie Benson

Textes de Jean-Paul Arbey, Stéphanie Benson, Régine Bernot, Geneviève Tressens

Estibal, Valentine Meyer, Véronique Neulat-Roques

Atelier d'écriture de Villeneuve-Tolosane animé par l'écrivain Stéphanie Benson